L'AMI DU CLERGÉ

Mgr F.-M. CATHERINET, Directeur
Chan. R. DESVOYES, Codirecteur

70e ANNEE (7e Série)
N° 48. — 1er DEC. 1960

# POUR LE CENTENAIRE DU PRADO

(10 décembre 1860-1960)

## La Spiritualité du vénérable P. A. CHEVRIER

SOMMAIRE. — I. Anniversaire. — II. La vie. — III. L'idéal spirituel. — IV. La Crèche. — V. Le Calvaire. — VI. Le Tabernacle. — VII. Portrait moral et physique. — VIII. La Survie.

### I. — *Anniversaire*

L'année 1960 a été celle du tricentenaire de saint Vincent de Paul ; elle est aussi celle du centenaire de la fondation du « Prado », par le P. Antoine Chevrier. C'est en effet le 10 décembre 1860 qu'il prit possession de ce lieu jusque-là très mal famé, pour en faire un centre d'adoration, d'apostolat et d'amour de Dieu. Entre Vincent de Paul et Antoine Chevrier les affinités sont nombreuses et frappantes. Quand on aura, nous l'espérons heureusement, le droit d'invoquer le vénérable comme un bienheureux, puis comme un saint, il sera possible de lui adresser, dans l'oraison principale de son office, un mémorial identique à celui qui se trouve dans la Collecte de saint Vincent de Paul : « *Deus, qui ad evangelizandum pauperibus et ecclesiastici ordinis decorem promovendum...* »

Ces deux traits en effet : « évangéliser les pauvres et promouvoir l'honneur du clergé... » caractérisent l'œuvre d'Antoine Chevrier, au même titre que Vincent de Paul, ou que le saint Curé d'Ars. Il ne fonda le Prado que dans ces deux buts. Et cette fondation fut l'essentiel de sa vie.

L'anniversaire de cette fondation lui fut toujours très cher. C'est lui-même qui va nous dire pourquoi dans un texte, qui est tiré d'une lettre, en date de décembre 1872, à l'abbé Farissier, séminariste :

« Le 10 décembre, nous avons eu notre fête particulière, l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement. Nous avons fait coïncider cette fête avec le jour de notre prise de possession du Prado. Il y a 12 ans, à pareil jour, je pris possession de ce lieu : c'était le jour de la solennité de l'Immaculée Conception, et en même temps le jour de Notre-Dame de Lorette ; n'ayant d'autre ressource que la confiance en Dieu, convaincu que si je donnais le pain spirituel aux âmes, Dieu nous donnerait le pain matériel. Je tremblais bien ce jour-là. Dieu me cachait bien des peines et des tribulations. Depuis ce temps, il s'est passé bien des choses dans ce lieu : quelques âmes s'y sont converties, c'était là tout mon désir ; on y a beaucoup travaillé et peu fait d'ouvrage.

Toutefois, au milieu de tout cela, j'ai toujours demandé à Dieu qu'il fît naître un noyau de prêtres pauvres et dévoués qui n'aient d'autres pensées et d'autres désirs que de se dévouer au salut des âmes, à la gloire de Dieu, en vivant dans la pauvreté et le sacrifice. »

Ces lignes étaient destinées à l'un de ces futurs prêtres. C'est pourquoi la suite de la lettre est aussi à retenir ici :

« Ce 10 dernier, j'ai donc bien pensé à vous, chers enfants, et j'ai demandé pour vous à Notre-Seigneur présent sur l'autel que vous fussiez tous les premiers de cette offrande que je lui faisais de la maison, de nos personnes et de ces pierres spirituelles qui doivent le servir d'esprit et de cœur. »

Et il concluait, donnant à son idéal spirituel une première expression qu'il nous faudra approfondir plus loin :

« Dieu nous a envoyé jusqu'à ce jour du pain matériel, mais ce n'est rien. Je lui demande des âmes dévouées, des âmes généreuses, des pierres vivantes, des saints. Soyez, chers amis, ces pierres, ces saints, ces âmes généreuses, qui doivent travailler pour Jésus-Christ, avec Jésus-Christ, pour continuer sur la terre sa vie de sacrifice, de dévouement et de charité. Devenez d'autres Jésus-Christ, étudiez-le, c'est votre modèle. *Visitez souvent en esprit la Crèche, le Calvaire et le Tabernacle*, pour y puiser l'esprit et la vie qui doivent vous animer pour toujours. Croyez que dans mes prières et mes sacrifices vous avez toujours la plus large part. Je vous demande aussi une bonne part des vôtres. »

C'est avec intention que nous avons souligné dans ce texte ces trois mots décisifs : *la Crèche*, *le Calvaire* et *le Tabernacle*. C'est là que nous trouverons toute la « spiritualité » d'Antoine Chevrier.

Mais d'abord, qui était-il ? D'où venait-il ? Comment fut-il amené à fonder le Prado ?

### II. — *La vie.*

Il était né le 16 avril 1826, à Lyon, au sein d'une famille modeste mais très chrétienne. Son père était employé d'octroi ; sa mère, ouvrière en soie, était à la tête d'un petit atelier. C'était ce qu'on peut appeler une « femme forte », ce qui veut dire non seulement énergique, mais pleine d'autorité dans son intérieur, ne badinant pas avec la discipline, exigeant de son enfant, qui sera fils unique, une obéissance exacte et totale. Ce fut elle sans doute qui choisit pour lui le patronage de saint Antoine-le-grand, celui du désert. Ce nom lui fut donné au baptême, le 18 avril, en l'église paroissiale de Saint-François-de-Sales. Ce sera là également qu'il fera sa première communion, à

l'âge de 11 ans, le 16 mars 1837. Après un essai décevant chez un maître appliquant une mauvaise méthode, il était devenu l'élève des Frères. Mais en octobre 1840, il entre à l'école cléricale de Saint-François, qui débouchait normalement sur le Petit séminaire. On l'y trouve, en effet, dès octobre 1843, à L'Argentière où il fera ce qu'on appelait la rhétorique, puis la philosophie et les mathématiques.

Tout se déroule pour lui selon les règles ordinaires. Nous avons peu de détails sur ces années de formation, qui seront cependant décisives pour lui. Son entrée au Grand séminaire de Saint-Irénée se situe en octobre 1846 ; c'est alors un grand garçon de 20 ans. Le 29 mai 1847, ce sera la première tonsure, le 18 décembre suivant, les Ordres mineurs, à la veille de la révolution de février. Le calme revenu, le séminaire rouvre ses portes. Antoine fait le pas du sous-diaconat — engagement pour la vie — le 17 juin 1848. Il est diacre, le 2 juin 1849. Mais sa santé est très éprouvée par le régime du séminaire, semble-t-il, à moins que ce ne soit par des austérités précoces. Dès le 17 juin, on l'envoie se reposer dans sa famille. Il rentre en octobre 1849 pour sa dernière année de séminaire ; mais il doit encore passer tout le mois de février 1850 chez ses parents. Enfin, il est ordonné prêtre le 25 mai 1850, des mains du cardinal de Bonald, à la Primatiale St-Jean. Sa pensée est toute pleine de cette parole enivrante . *Sacerdos alter Christus*. Que d'autres l'ont entendue, comme lui, sans avoir la force d'en tirer, comme il allait faire, toutes les conséquences qu'on va voir !

Trois jours après son ordination, il est nommé vicaire à Saint-André de la Guillotière. C'est alors une paroisse toute récente, car elle n'a été créée qu'en 1846. C'est une paroisse périphérique, une paroisse de banlieue. Si l'on y compte actuellement dans les 20.000 habitants, il n'y en avait encore que 5 à 6.000, mais la tâche de les gagner ou de les garder à Jésus-Christ n'était pas aisée. Antoine Chevrier se jette à plein corps dans la bataille : lever à 4 h. 1/2, coucher à 10 heures, journée toutes remplies par la prière, le travail, le ministère auprès des âmes. Il en fait tant que sa pauvre santé n'y résiste pas, et le 8 décembre 1855, il doit partir se soigner durant quatre mois, chez sa mère. Ce même jour, descendant de chaire, il avait craché le sang. On avait couru prévenir M^me^ Chevrier : « C'est bien fait, s'était-elle écriée. Il ne l'a pas volé ! » Cela ne l'empêcha pas de le ramener à la maison, de faire tout au monde pour le remettre sur pied, en commençant par confisquer le cilice qu'elle avait découvert dans son lit !

Le 1^er^ avril 1856, il est de retour à la paroisse et il y trouve un peu moins de travail, en raison de la fondation de la nouvelle paroisse de l'Immaculée Conception, prise sur Saint-André.

Deux événements importants — très diversement — vont marquer pour lui cette année 1856. Le premier, ce sont les inondations catastrophiques du 31 mai, qui s'étendent sur la rive gauche du Rhône. Le clergé de Saint-André est à la pointe du dévouement, et l'abbé Chevrier, au cours des trois jours et trois nuits qui mirent en péril un bon nombre de ses paroissiens, conquit, sans la rechercher pour elle-même, une splendide popularité. Il espérait bien s'en servir pour son ministère auprès des âmes, quand le second événement changea sa vie.

Ce fut à Noël 1856. Il n'hésitait pas dans la suite à appeler ce changement sa « conversion ». Et pourtant, chez lui, aucun illuminisme, aucun emballement, aucune exaltation. Il reste dans l'humilité et dans la logique de sa foi toute nue. Noël, c'est la *Crèche !* Noël, c'est la naissance du Verbe incarné qui vient « habiter parmi nous ». Et lui, Antoine Chevrier, il est là, devant cette Crèche si éloquente. Il prête l'oreille. Comme Samuel, il murmure : « Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute ! » Et le Seigneur lui parle. Il lui parle si bien qu'il reste jusqu'au matin à l'entendre, dans la joie et la lumière, à méditer sur Jésus, sur son Incarnation, sur ses abaissements, sur son « anéantissement » volontaire. Il dira plus tard, lui qui était avare de confidences personnelles :

« C'est la fête de Noël qui m'a converti.

« C'est à Saint-André qu'est né le Prado. C'est en méditant, la nuit de Noël, sur la pauvreté et l'humilité de Notre-Seigneur que j'ai résolu de tout quitter et de vivre le plus pauvrement possible.

« Je me disais : le Fils de Dieu est descendu sur la terre, pour sauver les hommes et convertir les pécheurs. Alors, je me suis décidé à suivre Notre-Seigneur Jésus-Christ de plus près, pour me rendre capable de travailler plus efficacement au salut des âmes. »

Il ne va pas toutefois prendre des décisions spectaculaires, sans avoir consulté. Il s'adresse à ses directeurs d'âme ; il se rend à Ars, où Jean-Marie Vianney a le don de lire dans les cœurs. Il lui dit ce qui se passe en lui. Le saint curé l'approuve, l'encourage, l'adopte pour son fils spirituel, si bien qu'il lui enverra des consulteurs, en disant : « Vous avez un saint près de vous !... Il est jeune, mais cela ne fait rien : c'est mon enfant, je l'aime beaucoup. Adressez-vous à lui, il vous mènera dans le bon chemin. »

Et il fait mieux, il lève le voile de l'avenir, il annonce que l'abbé Chevrier quittera Saint-André bientôt et qu'il faudra l'aider dans ses projets !

Effectivement, l'abbé Chevrier, dès qu'il veut pratiquer dans sa paroisse le dépouillement tel qu'il l'a conçu, soulève de l'étonnement d'abord, puis une certaine opposition. Il sera donc amené à accepter d'être l'aumônier de la « Cité de l'Enfant-Jésus » fondée pour les pauvres par Camille Rambaud. Cela se passe en août 1857. A partir de ce moment, et parce qu'il prend la suite d'un Père capucin, on l'appelle « le Père Chevrier » et le nom lui restera.

Au bout de deux ans, et sans doute bien avant, le P. Chevrier se rend compte que son orientation n'est pas tout à fait celle de Camille Rambaud. Celui-ci était surtout attentif à la construction d'une « Cité » pour les pauvres. C'était bien, mais cela restait un peu « extérieur ». Le P. Chevrier, lui, voit tout de suite les âmes à atteindre, à instruire, à évangéliser. Il organise donc une œuvre des « enfants de la première communion ». Il s'agit de recruter des enfants qui sont, pour une raison ou une autre, restés en marge du catéchisme pa-

roissial et qui n'ont pas fait de communion. Il y en aura qui seront âgés de 14 à 18 ans et plus. Or, ces enfants ne sont pas toujours aussi faciles à manier qu'on le voudrait. Il faut avec eux beaucoup de bonté, de patience, de dévouement, de savoir-faire surnaturel. Les habitants de la « Cité Rambaud » ne le comprennent pas toujours. Ils se plaignent, ils voient d'un mauvais œil les « gamins » de l'aumônier. Et le P. Chevrier constate que ses « enfants » à lui, « sont rebutés, mal vus et méprisés ». Il le dit à M. Rambaud, dans une longue lettre de la fin de juin 1859, et il conclut :

« Comment voulez-vous qu'ils viennent au milieu d'un monde qui les méprise et les repousse ? »

Comme solution, le P. Chevrier voit la suivante : que Camille Rambaud devienne prêtre lui-même, il attendra qu'il le soit pour s'en aller, mais il songe sans retard à trouver un refuge pour son œuvre à lui, celle des enfants de la première communion.

Effectivement, cette œuvre quitte la Cité, mais le P. Chevrier, sans abandonner ses enfants, reste encore jusqu'à ce que Camille Rambaud soit ordonné prêtre, le 25 mai 1861.

Et c'est dans l'intervalle, exactement le 30 novembre 1860, que le Père signe un contrat de location, pour le Prado, dont il devait prendre possession le 10 décembre.

Qu'était-ce que le « *Prado* » ? Un lieu mal famé, qui, depuis 25 ans, abritait le bal public le plus déplorable de Lyon. Là, on ne venait qu'en casquette et foulard rouge. Quiconque serait entré en veston et chapeau était sûr d'être houspillé, malmené, mis en lambeaux. Il y a une grande salle où un millier de personnes peuvent danser à l'aise, et à proximité deux pièces où l'on va boire. « L'alcool et la luxure, écrit M. Antoine Lestra, l'un des meilleurs biographes du P. Chevrier, conduisent aux querelles, puis aux coups de couteau. Dans la cour, un soldat venait d'être tué quelques jours auparavant. »

Le Père n'a pas un sou pour cette location. Un ami répond pour lui. Le bal cessera donc le 10 décembre. Comme aucune affiche n'en avait annoncé la fin, de nombreux habitués furent stupéfaits en se voyant accueillis par un « curé ». Le Père aimait à raconter en souriant :

« Ils prenaient leurs jambes à leur cou et se mettaient à courir, comme s'ils avaient vu le diable ! »

Mais c'était, au contraire, le diable qui était mis en fuite et le bon Dieu qui venait le remplacer. Sans désemparer, le Père transforma la salle de danse en chapelle. Les dons affluèrent. En moins de deux mois, tout était en ordre et la chapelle put être bénite le lundi de Pâques. Dix filles et quinze garçons y firent leur première communion. Plusieurs avaient de 18 à 20 ans !

Après l'ordination de M. Camille Rambaud, le Père habitera le Prado, qu'il aura pu acheter, le 10 octobre 1861, pour 80.000 francs de l'époque.

Désormais nous pouvons passer plus rapidement et nous borner aux dates principales :

En septembre 1864, voyage à Rome, pour demander au pape sa bénédiction pour l'œuvre du Prado, à laquelle plusieurs prêtres ont le désir de collaborer ; en mai 1865, naissance d'une école cléricale, pour former « des prêtres pauvres » dans le but d' « évangéliser les pauvres ».

En 1867, le Père Chevrier accepte la paroisse nouvellement fondée du Moulin-à-Vent, alors au diocèse de Grenoble, mais il la fait desservir par l'abbé Martinet, qui sera son vicaire.

En juin 1871, par une mesure qui le blessera au cœur, sans qu'il élève une plainte, l'abbé Martinet se fait nommer curé de la paroisse, sans qu'il en soit informé !

De 1872 à 1874, le P. Chevrier est le directeur spirituel de M^lle^ Tamisier, qu'il traite du reste avec une sainte rudesse, et qui s'apprête à fonder l'œuvre des Congrès eucharistiques.

En octobre 1876, à force d'instances, il obtient d'envoyer à Rome quatre de ses séminaristes, pour achever leur formation sacerdotale. Ce sont les premiers diacres sortis de son école cléricale. Il y a parmi eux les abbés Duret et Broche, qui seront l'un et l'autre ses successeurs à la tête du Prado. Le 26 mai 1877, il a la joie d'assister à leur ordination sacerdotale, à St-Jean-de-Latran. Et le 20 juin, il reprend avec eux le chemin du Prado.

Le 6 janvier 1879, se sentant malade, le Père Chevrier, avec l'autorisation de l'archevêque de Lyon, donne sa démission de supérieur du Prado, et fait nommer le P. Duret à sa place. Le 16 avril, anniversaire de sa naissance, il reçoit les derniers sacrements des mains de Mgr Dubuis. On le transporte à Limonest où il avait une propriété de campagne, mais il revient pour mourir, au Prado, le 29 septembre. C'est là qu'il meurt saintement le 2 octobre 1879, un peu avant 9 heures du soir. Il est enterré au Prado, le 6 octobre, au milieu d'un concours prodigieux de peuple.

Après cette esquisse rapide, ce qu'il nous importe de pénétrer, c'est ce qu'il appelait volontiers « l'intérieur », qui seul explique et valorise « l'extérieur ».

## III. — *L'idéal spirituel*

Le P. Chevrier a laissé deux témoins convergents de son idéal spirituel : d'une part sa vie même, d'autre part son grand ouvrage intitulé : *Le prêtre selon l'Evangile, ou Le véritable Disciple de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* A vrai dire, on ne peut faire de lui un auteur comme un autre. Son livre n'est ni composé, ni même achevé. La mort a saisi le Père la plume à la main. Il n'en a pas moins laissé des fragments si considérables qu'ils remplissent près de 1.400 pages manuscrites. Le tout a été publié en 1922 en un volume de près de 600 pages. Ce n'est qu'un recueil de notes. Pour un premier contact avec le livre, il faut lire les pages 78 à 100, 181 à 207, 248 à 302, 309 à 324. Ajoutons qu'on trouve un écho de sa doctrine dans ses Lettres, dont nous avons cité quelques passages déjà.

Mais ce qui distingue cette spiritualité, avant tout, c'est quelle n'a rien de théorique. Le Père Chevrier a un idéal spirituel très net, très accusé, très aimé et adoré, mais ce n'est pas une doctrine, une théorie, c'est une personne et cette personne est Jésus-Christ. Il raisonne de la manière sui-

vante : Dieu ne nous a pas laissés à nous-mêmes, à nos spéculations, à nos déductions plus ou moins laborieuses et plus ou moins sûres. Il nous a envoyé quelqu'un ; il a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique pour l'instruire et conduire les hommes, tous les hommes, au ciel. Ne cherchons pas ailleurs.

« Jésus - Christ, lisons-nous dans le *Vrai Disciple* (p. 54-56), est la lumière des âmes comme le soleil est la lumière de nos corps. De même que le soleil réjouit nos yeux, nous éclaire, nous découvre les objets, nous fait connaître et apprécier chaque chose, chaque objet, et nous montre le chemin qu'il faut prendre, nous montre la valeur, la couleur des choses, l'usage que nous devons en faire. Quel immense bienfait que le soleil pour nos corps ! Ainsi Jésus-Christ est le soleil de nos intelligences et de nos âmes. C'est à sa lumière que nous devons apprendre à connaître chaque chose, à connaître la vérité, la valeur spirituelle de chaque chose terrestre, à connaître le vrai du faux, le juste de l'injuste, le bien du mal. Combien cette connaissance spirituelle des choses l'emporte sur la connaissance naturelle que nous donne le soleil par les choses visibles et créées. »

Et il poursuit longtemps encore sa comparaison et son raisonnement. Si nous l'avons cité avec quelque ampleur, c'est justement pour donner une idée de son style, de son genre, de sa manière d'instruire ses disciples. De toute évidence, il ne vise pas à l'originalité, mais à la solidité ; il n'a aucune prétention littéraire, il écrit avec simplicité et netteté. Mais quand on songe au commentaire que sa vie tout entière donnait à son enseignement, quand on réfléchit qu'il a su se placer d'emblée au centre même de la pensée chrétienne, pour n'en plus sortir, on ne peut qu'admirer la vigueur de son esprit et la beauté de son âme, la sincérité de sa foi et la chaleur de son amour.

Son idéal de spiritualité, le voilà donc : *c'est Jésus-Christ, constamment contemplé, médité, suivi, en tant que soleil des âmes*. Il n'y a pas à chercher ailleurs. Tout se trouve en Jésus-Christ, et en dehors de lui rien ne compte. Il n'est pas seulement un prophète de Dieu parmi les autres, mais le prophète, le roi, le prêtre. Ce n'est pas sans raison qu'il a été dit de lui : « plein de grâce et de vérité ». En lui se trouve toute sagesse :

« Cette sagesse, dit encore le P. Chevrier, est répandue dans toute sa vie. Ses actions, ses paroles sont autant de traits de sagesse et de lumière qui nous éclairent et qui nous montrent comment nous devons nous conduire pour être vraiment sages.

Il est notre règle de conduite, notre Modèle et nous devons regarder continuellement cette lumière, pour voir comment nous devons nous conduire nous-mêmes. » (*Vrai Disciple*, p. 56-57).

Et le P. Chevrier sait entrer dans le vif de la vie spirituelle, quand il nous dit comment il aperçoit Jésus-Christ. Il ne servirait de rien, en effet, de donner Jésus-Christ comme le Modèle unique, si l'on ne s'appliquait immédiatement à comprendre comment le Christ a « choisi » de vivre parmi nous. Nous disons bien « choisi », car à la différence des autres créatures, toute sa vie a été *voulue*, préméditée, prédestinée, telle qu'elle fut. Il y a donc des leçons en tout. Et le P. Chevrier, à la suite de tous les grands mystiques catholiques, voit surtout, dans la vie du Christ, trois faits dominants : la *Crèche*, la *Croix*, le *Tabernacle*. Nous l'avons déjà indiqué, dans un texte cité plus haut. Le P. Chevrier y revenait sans cesse. Ces trois termes, pour lui contenaient toute la spiritualité chrétienne.

« Que toute notre vie, nous sachions, écrit-il, vivre dans la pauvreté comme Notre-Seigneur dans la Crèche, avec la croix et la souffrance comme Notre-Seigneur sur le Calvaire, et qu'enfin nous sachions l'aimer et lui donner tout notre cœur comme il fait lui - même au Saint-Sacrement de l'autel. »

Il ne fait pas de distinction entre les *préceptes* et les *conseils*. Ce n'est pas certes qu'il ignore ou qu'il oublie cette distinction, mais elle ne l'intéresse pas *en pratique*, pour lui-même et pour les siens. Quand on aime, on ne calcule pas. Il n'y a pas à raisonner autour des leçons qui découlent de l'Evangile. Dans son livre, le P. Chevrier écrit :

« C'est le raisonnement qui tue l'Evangile et qui ôte à l'âme cet élan qui nous porterait à suivre Jésus-Christ et à l'imiter dans sa beauté évangélique ; les saints ne raisonnaient pas tant, et c'est parce qu'il y a tant de raisonneurs qu'il y a peu de saints. »

Dans sa pensée, c'est de l'amour qu'il faut et non du raisonnement. Or, l'amour se donne. L'amour se jette vers la personne aimée :

« Si vous avez besoin d'un pauvre, me voici. Si vous avez besoin d'un fou, me voici. Me voici, ô Jésus, pour faire votre volonté. Je suis à vous » (*Véritable Disciple*, p. 89).

Mettons-nous donc en face de l'Evangile. Le P. Chevrier veut d'abord nous arrêter devant la Crèche. C'est la Crèche qui a été cause de ce qu'il appelait sa « conversion ». C'est donc par elle qu'il faut commencer. Nous irons ensuite à la Croix et nous nous prosternerons devant le Tabernacle. Cela fait pour nous trois étapes. Veut-il insinuer qu'il y a trois degrés dans la Vie spirituelle ? Peut-être, mais il ne le dit nulle part. Rien ne s'oppose toutefois à ce que l'on parle, à ce propos, des trois « voies » traditionnelles : voie purgative, illuminative, unitive. Ou encore, voie des commençants, des progressants, des perfectionnants. Au lieu d'employer ces expressions consacrées, le Père Chevrier, s'attachant à l'unique Modèle, et parlant la langue la moins abstraite et la plus concrète qu'il lui était possible, dit donc simplement : la Crèche, la Croix, le Tabernacle.

C'était chez lui un parti-pris, au sens de pratique arrêtée et réfléchie. Au procès de béatification, un témoin expliquera :

« Pour m'initier à la voie de la perfection, il m'expliqua qu'elle était renfermée tout entière dans ces trois phases de la vie de Notre-Seigneur, la Crèche, le Calvaire et le Tabernacle. La Crèche, préparation par le dépouillement et l'esprit de pauvreté ; le Calvaire, renoncement à tout en ce monde, immolation ; le Tabernacle, consommation de la sainteté dans l'amour parfait... et il ajoutait : « Tout le monde n'arrive pas au deuxième degré et bien peu s'élèvent jusqu'au troisième. »

Il y a donc un parallélisme entre cette spiritualité pradosienne et la doctrine traditionnelle, avec cette différence essentielle que, chez le Père Chevrier, on reste tout le temps axé sur Jésus-Christ et que l'on se nourrit de faits concrets et

non d'abstractions. Au surplus, les auteurs mystiques sont unanimes à penser et à dire que les abstractions n'ont de valeur qu'en fonction des fruits qu'elles engendrent. De toute façon, c'est aux actes, c'est au concret qu'il faut en venir.

D'autre part, comme pour beaucoup des auteurs estimés, qui ont parlé des trois voies traditionnelles, chez le P. Chevrier, les trois étapes ne sont pas nécessairement successives, en ce sens qu'une fois franchie, l'étape est oubliée. Ces trois étapes sont plutôt une prédominance. Au début de la vie spirituelle, on s'appliquera surtout à imiter en Jésus-Christ l'esprit d'humilité et de pauvreté, mais on commencera aussi à s'exercer au sacrifice et à l'amour. Dans la seconde étape, l'imitation de Jésus en croix passera au premier plan. Et dans la troisième, cette pratique de la pauvreté et du sacrifice revêtira la forme de l'amour de Jésus au Tabernacle.

Nous trouvons ces trois étapes, avec leur unique point de départ, dans ces lignes d'une lettre écrite le 22 janvier 1866, à l'abbé Gourdon, par le Père Chevrier :

« Le sujet de mes réflexions continuelles est celui-ci : *Sacerdos alter Christus*, que nous devons reproduire dans toute notre vie celle de Jésus-Christ, notre Modèle... »

Et voilà le point de départ, puis il explique :

« ...être pauvre comme lui dans la crèche, être crucifié comme lui sur la croix et être mangé comme lui dans le sacrement de l'eucharistie. *Le prêtre est comme Jésus-Christ un homme dépouillé, un homme crucifié, un homme mangé...* »

Si nous soulignons cette dernière phrase, c'est qu'elle est devenue célèbre, c'est qu'elle résume pour nous tout le Père Chevrier, c'est qu'on la cite comme son testament spirituel le plus authentique. Et il y revenait continuellement, comme nous le dirons.

Mais il nous faut poursuivre la lecture de la même lettre, parce que la suite nous précise le but particulier de cette spiritualité. Le P. Chevrier pourrait dire : « *Pro eis sanctifico meipsum* ». Sa spiritualité n'est pas celle du contemplatif enfermé dans un cloître, mais bien celle d'un « prêtre de paroisse », d'un apôtre des masses populaires. S'il veut être dépouillé, crucifié, mangé, c'est pour les âmes. Il s'écrie en effet :

« ...mais pour être mangé par les fidèles, il faut être un bon pain bien cuit par la mort à soi-même, bien cuit dans la pauvreté, dans la souffrance et dans la mort, comme le Sauveur, notre Modèle, et alors tout en nous sert de nourriture aux fidèles, nos paroles, nos exemples, et nous nous consumons comme une mère se consume pour nourrir ses petits enfants. Venez, nous méditerons ensemble ces choses et nous les mettrons en pratique. Je sens que j'ai besoin de quelqu'un qui comprenne le bon Sauveur et qui l'aime... Réunissons-nous ensemble avec cette pensée : *Sacerdos alter Christus* et faisons tout ce que nous pourrons pour le comprendre et le suivre. »

Tous les biographes du P. Chevrier ont donné, à ce propos, ce qu'ils appellent le « Tableau de St-Fons ». L'origine de ce tableau est la suivante. Un habitant de Saint-Fons, dans la banlieue lyonnaise, avait donné au Père une maisonnette où les laboureurs remisaient leurs charrues et les bergers leurs troupeaux. Il en fut si content qu'il en prit possession, en plein hiver, en faisant un chemin de croix dans la neige qui recouvrait le plateau. Il transforma en chapelle cette sorte d'écurie et y mit dans la Crèche un petit Jésus semblable à celui qui trônait au Prado. Puis, il y traça lui-même des inscriptions résumant toute sa pensée spirituelle. On trouvera ces inscriptions en appendice à notre étude.

Il nous faut maintenant parcourir successivement les trois étapes du Père Chevrier.

## IV. — *La Crèche*

« La pauvreté est la première vertu que Notre-Seigneur nous montre en venant en ce monde. Cela suffit pour que nous placions la pauvreté à la base de la vie spirituelle. » Dans une prière à l'Enfant-Jésus, le Père s'écrie :

« Si vous naissez ainsi pauvre, ô divin Enfant Jésus, c'est pour m'apprendre que le premier pas dans la vie parfaite est la pauvreté. Je l'embrasse donc avec joie et amour, cette belle vertu de pauvreté et je veux en faire ma vertu préférée. Puisque c'est par elle que vous venez à moi, c'est aussi par elle que je veux aller à vous. »

Dans ce culte de la pauvreté, le P. Chevrier sait bien qu'il a eu de très grands devanciers. Il n'y a pas de sainteté sans cela ! Et parmi les saints il en est un qui s'est distingué de façon si particulière qu'on l'a surnommé le *Poverello* — le Petit Pauvre : François d'Assise. Nous ne sommes donc pas surpris d'apprendre que le P. Chevrier avait tenu à se faire recevoir Tertiaire de St-François. Il avait, presque dès le début de sa carrière sacerdotale, pris comme directeur et conseiller intime un fils de S. François, un capucin, le P. Bruno. Et s'il avait voulu rester dans la vie paroissiale que nous appelons « séculière », c'est-à-dire desservie par des prêtres « séculiers », c'est qu'il pensait que le front de bataille était maintenant plus que jamais la « paroisse populaire », c'est-à-dire l'apostolat auprès des « pauvres ».

Cette vertu de pauvreté qu'il embrasse avec tant de ferveur, il en voit l'urgente actualité. Elle est le moyen de ne pas être taxé de « *bourgeois* » — l'une des pires injures dans le monde ouvrier contemporain. Un clergé « embourgeoisé » ne peut plus guère avoir d'influence sur le monde ouvrier d'aujourd'hui. Le P. Chevrier a souvent exprimé cette exigence de la pauvreté, à notre époque :

« Ce sera par le détachement et la pauvreté que nous retrouverons notre place dans le cœur des peuples » (*Véritable Disciple*, p. 290).

« Le prêtre, disait-il encore, doit être le consolateur, l'ami des pauvres ; mais pour que les pauvres puissent l'approcher sans crainte, il doit se faire pauvre comme eux. »

Pénétré de cette certitude, il ouvre l'Evangile. Il interroge Jésus-Christ par la pensée et la méditation et il recueille les réponses que voici qui constituent comme des litanies de la pauvreté :

« Ce que je demande de vous, je l'ai pratiqué moi-même :

J'ai voulu être pauvre.

J'ai choisi des parents pauvres.

vante : Dieu ne nous a pas laissés à nous-mêmes, à nos spéculations, à nos déductions plus ou moins laborieuses et plus ou moins sûres. Il nous a envoyé quelqu'un ; il a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique pour l'instruire et conduire les hommes, tous les hommes, au ciel. Ne cherchons pas ailleurs.

« Jésus - Christ, lisons-nous dans le *Vrai Disciple* (p. 54-56), est la lumière des âmes comme le soleil est la lumière de nos corps. De même que le soleil réjouit nos yeux, nous éclaire, nous découvre les objets, nous fait connaître et apprécier chaque chose, chaque objet, et nous montre le chemin qu'il faut prendre, nous montre la valeur, la couleur des choses, l'usage que nous devons en faire. Quel immense bienfait que le soleil pour nos corps ! Ainsi Jésus-Christ est le soleil de nos intelligences et de nos âmes. C'est à sa lumière que nous devons apprendre à connaître chaque chose, à connaître la vérité, la valeur spirituelle de chaque chose terrestre, à connaître le vrai du faux, le juste de l'injuste, le bien du mal. Combien cette connaissance spirituelle des choses l'emporte sur la connaissance naturelle que nous donne le soleil par les choses visibles et créées. »

Et il poursuit longtemps encore sa comparaison et son raisonnement. Si nous l'avons cité avec quelque ampleur, c'est justement pour donner une idée de son style, de son genre, de sa manière d'instruire ses disciples. De toute évidence, il ne vise pas à l'originalité, mais à la solidité ; il n'a aucune prétention littéraire, il écrit avec simplicité et netteté. Mais quand on songe au commentaire que sa vie tout entière donnait à son enseignement, quand on réfléchit qu'il a su se placer d'emblée au centre même de la pensée chrétienne, pour n'en plus sortir, on ne peut qu'admirer la vigueur de son esprit et la beauté de son âme, la sincérité de sa foi et la chaleur de son amour.

Son idéal de spiritualité, le voilà donc : *c'est Jésus-Christ, constamment contemplé, médité, suivi, en tant que soleil des âmes*. Il n'y a pas à chercher ailleurs. Tout se trouve en Jésus-Christ, et en dehors de lui rien ne compte. Il n'est pas seulement un prophète de Dieu parmi les autres, mais le prophète, le roi, le prêtre. Ce n'est pas sans raison qu'il a été dit de lui : « plein de grâce et de vérité ». En lui se trouve toute sagesse :

« Cette sagesse, dit encore le P. Chevrier, est répandue dans toute sa vie. Ses actions, ses paroles sont autant de traits de sagesse et de lumière qui nous éclairent et qui nous montrent comment nous devons nous conduire pour être vraiment sages.

Il est notre règle de conduite, notre Modèle et nous devons regarder continuellement cette lumière, pour voir comment nous devons nous conduire nous-mêmes. » (*Vrai Disciple*, p. 56-57).

Et le P. Chevrier sait entrer dans le vif de la vie spirituelle, quand il nous dit comment il aperçoit Jésus-Christ. Il ne servirait de rien, en effet, de donner Jésus-Christ comme le Modèle unique, si l'on ne s'appliquait immédiatement à comprendre comment le Christ a « choisi » de vivre parmi nous. Nous disons bien « choisi », car à la différence des autres créatures, toute sa vie a été *voulue*, préméditée, prédestinée, telle qu'elle fut. Il y a donc des leçons en tout. Et le P. Chevrier, à la suite de tous les grands mystiques catholiques, voit surtout, dans la vie du Christ, trois faits dominants : la *Crèche*, la *Croix*, le *Tabernacle*. Nous l'avons déjà indiqué, dans un texte cité plus haut. Le P. Chevrier y revenait sans cesse. Ces trois termes, pour lui contenaient toute la spiritualité chrétienne.

« Que toute notre vie, nous sachions, écrit-il, vivre dans la pauvreté comme Notre-Seigneur dans la Crèche, avec la croix et la souffrance comme Notre-Seigneur sur le Calvaire, et qu'enfin nous sachions l'aimer et lui donner tout notre cœur comme il fait lui - même au Saint-Sacrement de l'autel. »

Il ne fait pas de distinction entre les *préceptes* et les *conseils*. Ce n'est pas certes qu'il ignore ou qu'il oublie cette distinction, mais elle ne l'intéresse pas *en pratique*, pour lui-même et pour les siens. Quand on aime, on ne calcule pas. Il n'y a pas à raisonner autour des leçons qui découlent de l'Evangile. Dans son livre, le P. Chevrier écrit :

« C'est le raisonnement qui tue l'Evangile et qui ôte à l'âme cet élan qui nous porterait à suivre Jésus-Christ et à l'imiter dans sa beauté évangélique ; les saints ne raisonnaient pas tant, et c'est parce qu'il y a tant de raisonneurs qu'il y a peu de saints. »

Dans sa pensée, c'est de l'amour qu'il faut et non du raisonnement. Or, l'amour se donne. L'amour se jette vers la personne aimée :

« Si vous avez besoin d'un pauvre, me voici. Si vous avez besoin d'un fou, me voici. Me voici, ô Jésus, pour faire votre volonté. Je suis à vous » (*Véritable Disciple*, p. 89).

Mettons-nous donc en face de l'Evangile. Le P. Chevrier veut d'abord nous arrêter devant la Crèche. C'est la Crèche qui a été cause de ce qu'il appelait sa « conversion ». C'est donc par elle qu'il faut commencer. Nous irons ensuite à la Croix et nous nous prosternerons devant le Tabernacle. Cela fait pour nous trois étapes. Veut-il insinuer qu'il y a trois degrés dans la Vie spirituelle ? Peut-être, mais il ne le dit nulle part. Rien ne s'oppose toutefois à ce que l'on parle, à ce propos, des trois « voies » traditionnelles : voie purgative, illuminative, unitive. Ou encore, voie des commençants, des progressants, des perfectionnants. Au lieu d'employer ces expressions consacrées, le Père Chevrier, s'attachant à l'unique Modèle, et parlant la langue la moins abstraite et la plus concrète qu'il lui était possible, dit donc simplement : la Crèche, la Croix, le Tabernacle.

C'était chez lui un parti-pris, au sens de pratique arrêtée et réfléchie. Au procès de béatification, un témoin expliquera :

« Pour m'initier à la voie de la perfection, il m'expliqua qu'elle était renfermée tout entière dans ces trois phases de la vie de Notre-Seigneur, la Crèche, le Calvaire et le Tabernacle. La Crèche, préparation par le dépouillement et l'esprit de pauvreté ; le Calvaire, renoncement à tout en ce monde, immolation ; le Tabernacle, consommation de la sainteté dans l'amour parfait... et il ajoutait : « Tout le monde n'arrive pas au deuxième degré et bien peu s'élèvent jusqu'au troisième. »

Il y a donc un parallélisme entre cette spiritualité pradosienne et la doctrine traditionnelle, avec cette différence essentielle que, chez le Père Chevrier, on reste tout le temps axé sur Jésus-Christ et que l'on se nourrit de faits concrets et

non d'abstractions. Au surplus, les auteurs mystiques sont unanimes à penser et à dire que les abstractions n'ont de valeur qu'en fonction des fruits qu'elles engendrent. De toute façon, c'est aux actes, c'est au concret qu'il faut en venir.

D'autre part, comme pour beaucoup des auteurs estimés, qui ont parlé des trois voies traditionnelles, chez le P. Chevrier, les trois étapes ne sont pas nécessairement successives, en ce sens qu'une fois franchie, l'étape est oubliée. Ces trois étapes sont plutôt une prédominance. Au début de la vie spirituelle, on s'appliquera surtout à imiter en Jésus-Christ l'esprit d'humilité et de pauvreté, mais on commencera aussi à s'exercer au sacrifice et à l'amour. Dans la seconde étape, l'imitation de Jésus en croix passera au premier plan. Et dans la troisième, cette pratique de la pauvreté et du sacrifice revêtira la forme de l'amour de Jésus au Tabernacle.

Nous trouvons ces trois étapes, avec leur unique point de départ, dans ces lignes d'une lettre écrite le 22 janvier 1866, à l'abbé Gourdon, par le Père Chevrier :

« Le sujet de mes réflexions continuelles est celui-ci : *Sacerdos alter Christus*, que nous devons reproduire dans toute notre vie celle de Jésus-Christ, notre Modèle... »

Et voilà le point de départ, puis il explique :

« ...être pauvre comme lui dans la crèche, être crucifié comme lui sur la croix et être mangé comme lui dans le sacrement de l'eucharistie. *Le prêtre est comme Jésus-Christ un homme dépouillé, un homme crucifié, un homme mangé...* »

Si nous soulignons cette dernière phrase, c'est qu'elle est devenue célèbre, c'est qu'elle résume pour nous tout le Père Chevrier, c'est qu'on la cite comme son testament spirituel le plus authentique. Et il y revenait continuellement, comme nous le dirons.

Mais il nous faut poursuivre la lecture de la même lettre, parce que la suite nous précise le but particulier de cette spiritualité. Le P. Chevrier pourrait dire : « *Pro eis sanctifico meipsum* ». Sa spiritualité n'est pas celle du contemplatif enfermé dans un cloître, mais bien celle d'un « prêtre de paroisse », d'un apôtre des masses populaires. S'il veut être dépouillé, crucifié, mangé, c'est pour les âmes. Il s'écrie en effet :

« ...mais pour être mangé par les fidèles, il faut être un bon pain bien cuit par la mort à soi-même, bien cuit dans la pauvreté, dans la souffrance et dans la mort, comme le Sauveur, notre Modèle, et alors tout en nous sert de nourriture aux fidèles, nos paroles, nos exemples, et nous nous consumons comme une mère se consume pour nourrir ses petits enfants. Venez, nous méditerons ensemble ces choses et nous les mettrons en pratique. Je sens que j'ai besoin de quelqu'un qui comprenne le bon Sauveur et qui l'aime... Réunissons-nous ensemble avec cette pensée : *Sacerdos alter Christus* et faisons tout ce que nous pourrons pour le comprendre et le suivre. »

Tous les biographes du P. Chevrier ont donné, à ce propos, ce qu'ils appellent le « Tableau de St-Fons ». L'origine de ce tableau est la suivante. Un habitant de Saint-Fons, dans la banlieue lyonnaise, avait donné au Père une maisonnette où les laboureurs remisaient leurs charrues et les bergers leurs troupeaux. Il en fut si content qu'il en prit possession, en plein hiver, en faisant un chemin de croix dans la neige qui recouvrait le plateau. Il transforma en chapelle cette sorte d'écurie et y mit dans la Crèche un petit Jésus semblable à celui qui trônait au Prado. Puis, il y traça lui-même des inscriptions résumant toute sa pensée spirituelle. On trouvera ces inscriptions en appendice à notre étude.

Il nous faut maintenant parcourir successivement les trois étapes du Père Chevrier.

## IV. — *La Crèche*

« La pauvreté est la première vertu que Notre-Seigneur nous montre en venant en ce monde. Cela suffit pour que nous placions la pauvreté à la base de la vie spirituelle. » Dans une prière à l'Enfant-Jésus, le Père s'écrie :

« Si vous naissez ainsi pauvre, ô divin Enfant Jésus, c'est pour m'apprendre que le premier pas dans la vie parfaite est la pauvreté. Je l'embrasse donc avec joie et amour, cette belle vertu de pauvreté et je veux en faire ma vertu préférée. Puisque c'est par elle que vous venez à moi, c'est aussi par elle que je veux aller à vous. »

Dans ce culte de la pauvreté, le P. Chevrier sait bien qu'il a eu de très grands devanciers. Il n'y a pas de sainteté sans cela ! Et parmi les saints il en est un qui s'est distingué de façon si particulière qu'on l'a surnommé le *Poverello* — le Petit Pauvre : François d'Assise. Nous ne sommes donc pas surpris d'apprendre que le P. Chevrier avait tenu à se faire recevoir Tertiaire de St-François. Il avait, presque dès le début de sa carrière sacerdotale, pris comme directeur et conseiller intime un fils de S. François, un capucin, le P. Bruno. Et s'il avait voulu rester dans la vie paroissiale que nous appelons « séculière », c'est-à-dire desservie par des prêtres « séculiers », c'est qu'il pensait que le front de bataille était maintenant plus que jamais la « paroisse populaire », c'est-à-dire l'apostolat auprès des « pauvres ».

Cette vertu de pauvreté qu'il embrasse avec tant de ferveur, il en voit l'urgente actualité. Elle est le moyen de ne pas être taxé de « *bourgeois* » — l'une des pires injures dans le monde ouvrier contemporain. Un clergé « embourgeoisé » ne peut plus guère avoir d'influence sur le monde ouvrier d'aujourd'hui. Le P. Chevrier a souvent exprimé cette exigence de la pauvreté, à notre époque :

« Ce sera par le détachement et la pauvreté que nous retrouverons notre place dans le cœur des peuples » (*Véritable Disciple*, p. 290).

« Le prêtre, disait-il encore, doit être le consolateur, l'ami des pauvres ; mais pour que les pauvres puissent l'approcher sans crainte, il doit se faire pauvre comme eux. »

Pénétré de cette certitude, il ouvre l'Evangile. Il interroge Jésus-Christ par la pensée et la méditation et il recueille les réponses que voici qui constituent comme des litanies de la pauvreté :

« Ce que je demande de vous, je l'ai pratiqué moi-même :
J'ai voulu être pauvre.
J'ai choisi des parents pauvres.

Je suis né comme un pauvre.
La pauvreté a été mon signe, mon caractère distinctif.
J'ai vécu comme un pauvre.
J'ai travaillé comme un pauvre.
Je me suis mis au rang des pauvres.
J'ai souffert comme un pauvre.
J'ai enduré comme un pauvre.
J'ai manqué d'abri comme un pauvre.
J'ai demandé comme un pauvre en exil.
Je me suis conduit comme un pauvre.
Je me suis humilié comme un pauvre.
J'ai eu faim comme un pauvre.
J'ai eu soif comme un pauvre.
J'ai été nu comme un pauvre.
Je suis mort comme un pauvre.
Et tout cela parce que je l'ai voulu. »
(*Véritable Disciple*, p. 388).

Mais il faut voir le P. Chevrier aux actes, c'est l'application qui nous importe. A ses disciples, il ne craindra pas de dire : « Si je pensais que vous abandonnerez la pauvreté, je vous tordrais le cou ! » Evidente exagération, mais qui traduit bien son horreur du « bourgeoisisme ».

Ce que le monde ouvrier croit voir chez le prêtre, c'est un homme comme les autres, un homme qui « fait un métier », lequel consiste à tirer de la religion tous les bénéfices possibles. Le prêtre « exploite » ce filon comme un autre. La religion est pour lui un prétexte, et non seulement cela lui servira à obtenir de l'argent, mais encore et surtout à exercer une domination. En fait, la plupart des ouvriers ne voient le prêtre que dans les grandes circonstances de la vie, pour un baptême, un mariage, un enterrement, et chaque fois il faut payer. Chaque fois, il demande : « *Combien est-ce ?* » Et chaque fois, on lui répond en invoquant un « tarif diocésain ». Comme d'autre part, on sait que le prêtre a fait des études, que c'est un homme instruit, on est convaincu, dans le monde ouvrier, qu'il ne peut pas croire à ce qu'il dit, à ce qu'il prêche, à ce qu'il enseigne au catéchisme aux enfants. Un homme « moderne » peut-il croire à toutes ces histoires de « miracles », à ces descriptions du ciel, de l'enfer, voire à l'immortalité de l'âme ! Le prêtre est donc tout simplement un « exploiteur ».

Selon une remarque de Mgr Ancel, « au fond le jugement qu'ils portent sur le prêtre est semblable à celui que beaucoup de catholiques portent, eux aussi, sur les dirigeants socialistes multimillionnaires ».

Le moyen de faire la preuve que « l'on y croit », pour le prêtre, c'est donc la pratique de la pauvreté.

« Mes enfants, disait le Père aux élèves de son école cléricale, comme ce serait édifiant pour les fidèles de voir arriver au milieu d'eux un prêtre ayant un mobilier comme les pauvres de la paroisse ! Quel grand sujet d'édification si on lui voyait acheter deux tréteaux, trois planches, un peu de paille pour faire son lit ! Que ce prêtre ferait de bien, si, par son dévouement, il faisait toucher du doigt à ses paroissiens qu'il n'a de ressources que pour les pauvres, de santé et de vie que pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ! »

Et il concluait :

« Oh ! que le bon Dieu a besoin de bons prêtres pauvres ! »

Il comprenait, par ailleurs, fort bien que ce qui caractérise le monde moderne, c'est la poursuite du gain, l'amour de l'argent, la recherche du confort, du luxe, de toutes les commodités de la vie, de tous les plaisirs de la terre. C'est là contre que le prêtre a à lutter, et comment le ferait-il, si lui-même est empêtré dans la même glu visqueuse de ce monde moderne ?

On avait entendu un ministre français, Guizot, donner ce mot d'ordre à la société de son temps : « Enrichissez-vous ! » Il n'allait que trop bien dans le sens du siècle. Là est le danger, et le vice antichrétien.

« Aujourd'hui, plus que jamais, s'écrie donc le Père Chevrier, il faut être pauvre pour lutter contre le monde, contre les jouissances terrestres... Le prêtre ne doit pas suivre le monde, il doit aller devant et être son maître, pour l'arrêter et le conduire... Le luxe et le bien-être aujourd'hui perdent le monde : à nous d'agir autrement et de donner au monde des exemples tout opposés aux siens. Plus le monde aime le luxe, la richesse, plus nous devons aimer la pauvreté... Il faut que le monde voie nos œuvres, il faut l'entraîner, l'étonner par nos paroles et surtout par nos exemples. »

La pauvreté est érigée de la sorte en fonction apostolique. Mais elle ne va pas sans l'humilité. Il ne faut pas qu'un Ménippe contemporain puisse dire, comme le dit le Ménippe antique à un ascète païen : « Je vois ton orgueil par les trous de ton manteau. » Chez le P. Chevrier, comme chez son maître Jésus-Christ, comme chez François d'Assise, l'humilité précède et inspire la pauvreté.

« La pauvreté extérieure, disait-il, exige l'humilité découle de l'humilité d'esprit et de cœur. Sans cela, elle ne serait qu'une hypocrisie. » (*Véritable Disciple*, p. 544).

La vraie pauvreté demande qu'on se dépouille de tous ses biens. Or, parmi ces biens, il faut compter non seulement les biens matériels, mais encore la réputation que l'on a dans la pensée des autres. Le vrai disciple du Christ doit donc se dépouiller de toute gloire devant Dieu et les hommes. C'est pour cela que, dans le « Tableau de Saint-Fons », en face de la pauvreté et dans la même colonne, il est précisé qu'il faut être humble d'esprit et de cœur. Un Jean de la Croix avait sévèrement condamné, dans la pratique des vertus ce qu'il appelle « l'esprit propriétaire ».

Enfin, cette humilité, sœur jumelle de la pauvreté, est comme cette dernière un moyen d'apostolat indispensable. Nous avons dit qu'on reproche au clergé son esprit de domination. C'est ce qu'on veut fustiger sous le nom de « cléricalisme ». Le P. Chevrier en est conscient. Il recommandera donc à ses premiers prêtres, à la veille de leur ordination sacerdotale, d'être « les serviteurs de tous, les esclaves des autres par la charité, les derniers de tous par l'humilité ». Il voulait que les siens fussent au service des pauvres.

« Nous sommes leurs humbles serviteurs, disait-il ; ils peuvent disposer de nous et de tout ce qui est à notre usage : notre temps notre santé, notre vie leur appartiennent. »

Lui-même donnait l'exemple du respect des pauvres. Ceux qui venaient le voir étaient toujours reçus avec dignité et reconduits avec politesse et

affabilité, comme s'ils avaient été des bienfaiteurs de l'œuvre et non ses bénéficiaires.

Il recommandait à ses séminaristes de rendre service aux gens dans la rue, au besoin en poussant à la charrette, ou en portant un fardeau. Tout cela n'est-il pas dans l'esprit du Maître quand il disait : « Le Fils de l'Homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir... ? »

## V. — *Le Calvaire.*

Après la Crèche, la Croix. Et ce fut encore un libre choix du Christ. Ce doit être le libre choix du *Véritable Disciple* que veut être le P. Chevrier. La Croix est la seconde étape de sa marche à la perfection. Il disait que « tout le monde n'y arrive pas ». Il est plus facile en effet d'embrasser la pauvreté, que d'accepter l'immolation, la souffrance, la mort.

Comment conçoit-il cette immolation ? En ce sens qu'il faut, dit-il, « mourir à son corps et à son esprit, à sa volonté, à sa réputation, à sa famille et au monde ». Mais ce n'est là que le côté négatif. Le côté positif est le suivant : « il faut s'immoler par le silence, la prière, le travail, la pénitence, la souffrance et la mort ». C'est bien l' « *abneget seipsum* » de l'Evangile. C'est le « *tollat crucem suam quotidie* » *!*

Le P. Chevrier a été un grand contemplatif de la croix. Il a expliqué longuement les mystères douloureux, en homme qui les a toujours sous les yeux de l'esprit. Il a composé un traité sur la Passion de Notre-Seigneur. Une de ses pratiques de dévotion les plus chères était le chemin de la croix. On a pu dire de lui qu' « il ne passait pas un jour sans penser aux souffrances, à la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

— « C'est au Calvaire, disait-il, que le prêtre apprend à être un homme crucifié. »

Dans le *Véritable Disciple*, on trouve plusieurs chapitres sur les souffrances du Christ.

Mais il a fort bien mis en évidence le rôle de la souffrance dans le plan divin. Il ne se pose pas le problème du mal, comme les philosophes. Mais il va droit au fait. Or, pour lui, comme pour saint Paul, comme pour tous les grands mystiques, la mort est une porte sur la vie. « *Quand vous tuez, c'est pour changer la mort en vie,* » ainsi parle S. Jean de la Croix. Et S. Paul avait dit : « Il faut porter la mort de Jésus-Christ dans notre corps, afin que la vie de Jésus-Christ y paraisse. »

C'est pourquoi, au bas du « tableau de St-Fons », le P. Chevrier a tracé ces mots : « *Plus on est mort, plus on a la vie.* »

Et la formule complète s'énonce ainsi : « Plus on est mort, plus on a la vie, *plus on donne la vie.* »

C'est qu'il n'oublie jamais la raison d'être du prêtre. On n'est pas prêtre pour soi, mais pour les âmes.

A l'école de Jésus-Christ, le prêtre apprend la fécondité apostolique de la souffrance. Un grand convertisseur, comme le curé d'Ars l'avait compris avec intensité. A son tour, le P. Chevrier a les formules suivantes :

« La souffrance a un attrait qui convertit les âmes les plus dures, qui attire les cœurs les plus endurcis. »

— « Il faut bien se rappeler que ce n'est que par la souffrance que Notre-Seigneur a converti le monde, que la souffrance est le moyen de convertir, d'attirer la grâce, qu'il faut acheter la grâce par la souffrance, que celui qui ne souffre rien ne gagne rien. »

C'est que le P. Chevrier n'a pas confiance dans les moyens purement extérieurs.

« Il y en a, dit-il, qui se morfondent à employer des moyens extérieurs pour attirer et ils pensent convertir. Comme ils se trompent et sont en contradiction avec l'Evangile. » (*Véritable Disciple*, p. 188).

Il n'est pas hostile certes aux œuvres, et il en faisait lui-même. Il était même en avance sur son temps, à cet égard. Il a fait des patronages, il énumère les œuvres à établir dans une paroisse. Mais ces œuvres elles-mêmes ne peuvent avoir les fruits qu'on en espère, sans la grâce de Dieu et cette grâce est gagnée par la souffrance, en union avec le Christ en croix.

« On instruit les âmes par la parole, disait le Père au soir de sa vie, mais on les sauve par la souffrance. Le Maître est bon, mais il est juste ; il fait payer les grâces qu'il donne et pour obtenir de grandes grâces, il faut les acheter. »

Telle était bien la conviction de S. Paul, quand il disait : « En ce moment, je trouve ma joie dans les souffrances que j'endure pour vous, et je complète dans ma chair ce qui manque aux épreuves du Christ, pour son Corps, qui est l'Eglise. » (Col., I, 24).

Voilà donc trois bonnes raisons d'aimer la croix et de l'embrasser quand elle se présente : 1° parce que Jésus-Christ l'a aimée ; 2° parce qu'elle donne la vie ; 3° parce qu'elle convertit.

Tout cela n'est-il pas substantiel ? Une spiritualité de cette sorte n'est-elle pas grande, virile, surnaturelle, évangélique pour tout dire ?

## VI. — *Le Tabernacle*

Et nous arrivons à la troisième et dernière étape. La dernière parce qu'elle consomme la sainteté, mais non la dernière dans le temps, car il est clair que le tabernacle tient sa place, dès le principe, dans la vie spirituelle. Mais plus on y progresse, mieux on le comprend, plus on s'y jette, plus on s'unit au Christ pour s'identifier à lui, par le tabernacle, par le sacrifice de la messe, par la communion, par le culte du Saint-Sacrement. Tout se tient dans la spiritualité pradosienne, telle que le Père Chevrier l'a exposée et vécue. Le but suprême est celui de toute spiritualité : la sainteté. Mais ici la sainteté est désirée non seulement pour soi, mais pour les âmes :

« Mes chers enfants, il faut devenir des saints. Aujourd'hui, plus que jamais, il n'y a que les saints qui pourront travailler utilement à la conversion des pécheurs... Un prêtre qui n'est pas saint fait peu de chose, peu de bien parmi les âmes. »

Les deux premières étapes, c'est-à-dire la Crèche et la Croix, conduisent donc à la troisième. Le prêtre ne doit pas seulement être dépouillé et crucifié, mais *mangé*. Or, pour être mangé, il faut que le pain subisse une préparation :

« Avant d'être un pain de vie, il faut passer par la Crèche et le Calvaire. Ainsi le blé : il faut le battre,

le dépouiller de la paille, puis le faire moudre ; il perd sa forme, ensuite il peut devenir un pain utile à nos corps. Ainsi, nous. Nous ne pouvons être utiles à notre prochain pour l'âme et pour le corps que lorsque nous avons passé par la mort » (*Vérit. Disciple*, p. 534)

**Et il insiste :**

« Tant que je ne me serai pas décidé à passer par la Crèche et le Calvaire, je ne pourrai faire qu'un apostolat médiocre ; il faut donc, avant tout, pour assurer le véritable succès de mon apostolat, que j'aie le courage de devenir un prêtre dépouillé et un prêtre crucifié. Alors, je pourrai devenir un prêtre mangé. »

**Car c'est bien à cela qu'il s'agit d'arriver. Le prêtre est un homme mangé. Cela veut dire qu'il donne tout aux âmes, comme Jésus-Christ l'a fait. Tout, c'est-à-dire son corps, son esprit, son temps, ses biens, sa santé, sa vie. Il n'est pas question de se dorloter pour faire, comme on dit, « feu qui dure ».**

« Il vaut mieux, dit le Père Chevrier, vivre dix ans de moins en travaillant pour Dieu et les âmes, que de vivre dix ans de plus en ne faisant rien. »

**Il pourra dire, en voyant venir la mort :**

« Je me suis tué à l'œuvre, il faut vous y tuer à votre tour. »

**Sous ce rapport, il était très exigeant. Il ne comprenait pas qu'on perde son temps dans des jeux ou des parlotes sans fin. Il n'admettait que le repos nécessaire au corps, pour mieux travailler ensuite :**

« La maison de Dieu est en feu, disait-il, et l'on s'amuse à des niaiseries... — Nous sommes des paresseux et nous laissons les âmes se perdre par notre faute. »

**Quant à lui, sans vouloir se donner en spectacle, par de grandes démonstrations de piété, il se trahissait involontairement, dans les actes les plus humbles de sa vie quotidienne.**

« Il faut l'avoir vu prier, rapportent ceux qui l'ont connu : on l'aurait cru littéralement perdu en Dieu » (A. Lestra, *Le P. Chevrier*, p. 229).

**Sa manière de dire la messe était une prédication :**

« Point de précipitation, point de lenteur, écrit M. Villefranche, son premier biographe ; quand il prononçait les paroles de la Consécration, sa voix s'attendrissait et ses regards se reposaient avec tant d'amour sur la Sainte Hostie, qu'il paraissait voir et tenir d'une manière sensible Jésus-Christ dans ses mains (Cité par A. Lestra, *ibid.*).

**Un point très important toutefois, dans cette spiritualité, telle que nous venons de la résumer, c'est que le P. Chevrier voulait tout tenir de Dieu seul, qu'il ne comptait aucunement sur ses propres efforts, encore moins sur ses mérites personnels. C'est ce qui éclate d'une manière convaincante, dans sa pratique de « dévotion au Saint-Esprit ». Le mot « dévotion » sous sa plume a ici tout son sens original. Il veut dire « consécration », « abandon », « ouverture entière », à l'action du Saint-Esprit. C'est de lui que tout vient. Nous ne pratiquerons jamais les actes suggérés par ces trois mots : la Crèche, la Croix, le Tabernacle, sans l'influx du Saint-Esprit. Le terme « dévotion au Saint-Esprit » est donc entré au Prado par son fondateur. Il s'y concrétise par un exercice quotidien de prière, ainsi défini par le Père :**

« Après déjeûner, réciter le *Veni Creator*, sept *Ave* en l'honneur des sept dons et l'oraison. »

**Le but est clair : toujours agir en union avec cet Esprit de Jésus-Christ, notre Maître et notre Lumière.**

**Le 6 juin 1873, parlant à ses séminaristes, le Père leur disait :**

« Je ne laisserai pas passer cette belle semaine de la Pentecôte sans vous dire un petit mot. C'est la semaine du Saint-Esprit et vous savez combien nous avons besoin de cet Esprit pour vivre de la vie de Dieu. »

**Et il explique que le Saint-Esprit est venu détruire notre mauvaise nature, pour rétablir en nous la ressemblance avec Dieu effacée par le péché originel. Le Saint-Esprit « achève en nous ce que Jésus-Christ a commencé ».**

« Le Père donne l'existence, le Fils se découvre à nous et nous montre Dieu et la voie, et le Saint-Esprit nous le fait comprendre et aimer. »

**Il sait bien que les trois personnes agissent ensemble dans toutes les œuvres *ad extra*, mais il sait aussi que, *par appropriation*, on peut rattacher comme il vient de le faire, à chaque personne divine les trois opérations qu'il vient de désigner.**

**La dévotion du Père à l'Esprit-Saint est surtout une dévotion à l'*intériorité*. Tout au long de sa spritualité, il faut comprendre que c'est l'intérieur qui importe, que c'est de l'intérieur que doit procéder l'extérieur. Sur ce point capital, il revient sans cesse. Un penseur célèbre, mais dont bien des idées sont contestables, Emerson avait dit : « La beauté d'une fleur vient de ses racines ». Mais Emerson, unitarien, ne croyait pas à la Trinité, ni par conséquent à la divinité du Saint-Esprit. Nous aimons mieux le P. Chevrier écrivant de manière moins éclatante mais plus profonde et plus juste :**

« En nous, c'est l'Esprit-Saint qui doit produire tout l'extérieur. Il faut commencer à mettre en nous l'Esprit de Dieu et, quand il y est, il fait comme la sève de l'arbre, il produit en nous tout l'extérieur.

Il faut s'occuper beaucoup plus de l'intérieur que de l'extérieur, attacher beaucoup plus d'importance à l'intérieur qu'à l'extérieur. Mettez l'intérieur dans les âmes, l'extérieur viendra toujours ; mettez l'extérieur, vous n'avez rien fait.

On dira que l'extérieur est l'indice de l'intérieur : pas toujours... Mettre l'extérieur sans l'Esprit de Dieu, c'est un corps sans âme. Commencer par l'extérieur, c'est bâtir en l'air sans fondements, c'est faire des machines, des girouettes.

Il faut avant tout mettre la foi, l'amour de Dieu, la sève intérieure. *Spiritus est qui vivificat, caro non prodest quidquam.* » (Voir *Véritable Disciple*, p. 183-190).

**On peut dire, avec le P. Berthelon, dans son tout récent et beau livre, *Le Message du Père Chevrier*[1] :**

« Nous sommes ici au cœur de la doctrine spirituelle du P. Chevrier. Arrivé à ce point, on aperçoit la cohérence de cette doctrine : Connaissance de Jésus-Christ, dévotion au Saint-Esprit, évangéliser les pauvres. Trois phrases du Père valent la peine d'être rapprochées :

[1] Paul BERTHELON. *Le Message du Père Chevrier*. In-8 (15 × 23), illustré, 9,90 NF. Le Puy, Editions X. Mappus, 1960.

« Connaître Jésus-Christ, c'est tout » ;
« Avoir l'Esprit de Dieu, c'est tout » ;
« Une seule chose est nécessaire, aimer Dieu pour chacun de nous, instruire les pauvres pour les prêtres et ceux qui y sont destinés ; instruire et guérir, le reste n'est rien » (p. 77-78).

Enfin, dans son *Véritable Disciple*, p. 195, le Père traçait le tableau suivant de la règle de vie qu'il proposait aux autres et qu'il pratiquait lui-même :

« *Comment on peut acquérir l'Esprit de Dieu pour soi-même.* » En étudiant le Saint-Evangile et en priant beaucoup.

Il faut d'abord lire et relire le Saint-Evangile, s'en pénétrer, l'étudier, le savoir par cœur.

Etudier chaque parole, chaque action, pour en saisir le sens et le faire passer dans ses pensées et dans ses actions.

C'est dans l'oraison de chaque jour qu'il faut faire cette étude et qu'il faut faire passer Jésus-Christ dans sa vie.

Réciter son rosaire, faire son chemin de la croix, étudier l'enseignement de Notre-Seigneur, c'est là que nous trouverons chaque jour quelque lumière du Saint-Esprit et que nous arriverons peu à peu à conformer notre vie à celle de Jésus-Christ.

Il faut une prière assidue ; bien faire chaque jour sa dévotion au Saint-Esprit, c'est-à-dire après déjeûner réciter le *Veni Creator*, sept *Ave* en l'honneur des sept dons et l'oraison.

Répéter souvent cette invocation : « Mon Dieu, donnez-moi votre Esprit, afin que nous agissions toujours en union avec cet Esprit de Jésus-Christ, notre Maître et notre Lumière. »

Telle est donc dans son ensemble cette spiritualité d'un homme qui voulut avec tant de sincérité et d'ardeur marcher sur les pas de Jésus-Christ. Il est incontestable qu'il faut ajouter le nom du P. Chevrier à tous les noms des grands serviteurs du Christ, en ce XIX[e] siècle que l'on a trop souvent dépeint comme celui de l'incrédulité triomphante et qui fut au contraire, comme l'a fort bien montré Daniel-Rops, dans son dernier volume, un grand siècle chrétien par le nombre de ses saints et de ses apôtres au dedans et au dehors. Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, nous vivons encore de ce qui a été fait en ce siècle, comme va nous le faire voir l'examen rapide de la « survie du Prado », que nous ferons précéder toutefois d'un « portrait physique et moral » du Père Chevrier.

## VII. — *Portrait moral et physique*

Pour décrire le Père Chevrier, nous ferons appel surtout à Henriette Waltz, dans son ouvrage, *Un Pauvre parmi nous* (Editions du Cerf, 1947). Elle a un chapitre intitulé : *Portrait du Père*.

Elle convient que « la photographie ne donne pas grand'chose ». On avait eu beaucoup de peine à obtenir qu'il se laissât photographier, lors de sa dernière maladie. Henriette Waltz souligne toutefois « le beau front qu'il tenait, paraît-il, de sa mère ». Et elle ajoute :

« Il faut le voir grand, la tête un peu penchée à droite, les yeux bleus. — « Ce dont je me souviens le mieux, dit un témoin, c'est de la pureté de son regard. Je n'ai vu que chez lui ces yeux si doux, si bons, si purs. Comme chez les tout petits enfants, il avait le blanc de l'œil bleuâtre et sans la moindre tache. »

Sa démarche était calme, paisible, silencieuse, son pas léger. Tous ses mouvements étaient empreints de douceur. « On ne l'entendait pas marcher ni fermer les portes, qu'il reconduisait de la main, pour éviter tout fracas. Sa présence ne se trahissait que par sa mauvaise toux. » Cette toux devait l'emporter par des crachements de sang qui avaient commencé tôt dans sa vie. Il la devait aux hivers de la Cité.

Mais elle ne l'avait jamais rendu morose. Il était gai, et même très gai, semant la gaieté autour de lui, aimant à voir son petit monde rire et s'amuser avec entrain, prenant part lui-même à la joie de tous. Etant jeune, il avait même été ce qu'on appelle « farceur », aimant à jouer sans nulle méchanceté, de petits tours de sa façon à ses camarades, voire à ses professeurs !

Ce qu'il y a de plus évident dans son caractère, c'est qu'il était plein de vigueur et de force. Sa mère disait, non sans un secret orgueil : « Il a mon caractère, il n'est pas mou ! » Non certes, il n'était pas mou. Il avait au contraire une puissance de volonté rare. Il avait acquis la patience et la douceur, comme on le dit de saint François de Sales, mais il avait acquis ces deux vertus par la grâce de Dieu et non par la nature. Il eût été vif, violent, impressionnable, mais il avait appris, à l'école de Jésus-Christ, à dominer ses sentiments. Il ne précipitait rien, parlait peu, faisait peu de gestes, ne s'animait qu'en parlant de Notre-Seigneur et du service des âmes, mais toujours avec une certaine dignité et une grande retenue.

Il détestait la brusquerie. On se souvient qu'il fut deux ans durant, de 1872 à 1874, le directeur de M[lle] Tamisier. Il la gourmandait un jour, en ces termes :

« Vous allez comme un gendarme ; à la chapelle, vous jetez tout par terre en marchant... »

Il combattait chez les siens autant la timidité que l'excessive audace. Sa grande loi, on le devine, était Jésus-Christ :

« Il faut que l'on voie Jésus-Christ, dans notre maintien, dans notre tenue, dans nos paroles, dans nos yeux, dans tout notre extérieur. Que les gens du monde soient empressés, lents, brusques, boudeurs, susceptibles, gauches, maladroits, on y fait très peu attention ; mais que ces mêmes défauts se trouvent dans un prêtre, dans une personne consacrée à Dieu, de suite on est mal édifié. »

Il lui arrivait cependant d'éprouver et de manifester de « saintes colères ». Et c'était quand il s'agissait d'un manque de charité, d'un scandale, d'une faute grave contre l'honneur de Dieu. Alors, il pouvait être « terrible ». Voyant, un jour, un jeune garçon qui maltraitait un pauvre idiot, il lui fit une verte semonce d'abord, puis il l'attacha, pour sa pénitence, à un platane.

Pourtant même dans ses moments d'indignation la plus véhémente, il ne perdait jamais le sens de sa dignité. Cette « dignité » consistait dans un air imposant sans être écrasant, ni affecté, un aspect simple et ferme, et cependant majestueux et doux. Tous ceux qui l'ont approché, parlent de

sa « gravité », de sa « dignité », de sa tenue irréprochable, qui imposait le respect. En un mot, ce qui venait comme naturellement aux lèvres de tous, c'est ce que dit un jeune homme qui le rencontra, portant un enfant dans ses bras : « Voilà un saint... »

« On m'a dit, rapporte un témoin, qu'il convertit un vieux pécheur impotent à qui il rendit le service de l'aider à monter un escalier. Le Père soulevait les jambes du pauvre homme l'une après l'autre, degré par degré. »

Il y aurait encore — et il y a dans le livre d'Henriette Waltz, beaucoup d'anecdotes de cette nature ; mais il nous faut parler aussi de la survie du Prado.

## VIII. — *La Survie*

On aurait pu croire que la mort du P. Chevrier amènerait le déclin rapide de son œuvre. Mais avant de mourir, il avait prédit :

« Le Prado est un chêne planté dans un terrain inculte et ce chêne produira des feuilles et des fruits. Les fruits viendront difficilement. »

Et encore :

« L'œuvre du Prado est l'œuvre du bon Dieu, croyez-le bien. Elle aura des vicissitudes, mais soyez certains qu'elle ne périra pas. »

C'était là une belle assurance. Les faits lui ont donné raison. Et cependant, les difficultés ne pouvaient manquer. Le P. Chevrier n'avait laissé ni Règle, ni Constitutions, mais un simple règlement provisoire, approuvé par le cardinal Caverot, le 25 janvier 1878. Les prêtres du Prado étaient tous encore des jeunes et l'expérience leur manquait. Le successeur immédiat, le P. Duret, avait été nommé, du vivant du P. Chevrier et par lui-même à l'âge de 27 ans. L'entente n'était pas toujours parfaite dans la pieuse communauté. Aucun lien ne les attachait au Prado et, de fait, sur les quatre premiers, il n'en resta que deux.

Malgré tout, le Prado subsista. En 1883, s'ouvrait près de Tarare, à Notre-Dame de la Roche, une nouvelle maison, servant d'école cléricale. En 1897, le ministère paroissial commençait avec Notre-Dame-des-Anges, dans la banlieue lyonnaise. En 1907, le cardinal Couillé demandait au Prado de fonder deux paroisses nouvelles, l'une à la Saulaie d'Oullins, l'autre à Monplaisir. Mais les progrès n'étaient jusque-là que fort lents, puisqu'en 1922, le Prado ne comptait encore, 43 ans après la mort du fondateur, que 32 prêtres.

Alors commença à se dessiner un mouvement qui prouvait combien l'œuvre du P. Chevrier venait à point, et combien elle répondait aux besoins de notre temps. Joseph Folliet, à sa manière toujours si vivante et pittoresque, a bien fait voir tout ce que le P. Chevrier avait à dire aux laïcs chrétiens eux-mêmes, à l'heure où nous sommes. Notons sommairement les développements désormais impressionnants et rapides du Prado.

En 1934, le premier essaimage hors du diocèse de Lyon se produit en direction du Puy. A partir de 1940, le rythme de l'expansion s'accélère. En 1942, c'est le P. Ancel — actuellement Son Excellence Mgr Ancel — qui devient le septième supérieur général : il préside à ce magnifique essor. Alors qu'en 1940, le Prado avait seulement 60 profès, 2 novices et 3 postulants, appartenant à quatre diocèses (Lyon, Le Puy, Autun et Chambéry), en 1950, on arrivait à 221 profès, 39 novices, 64 postulants, de 42 diocèses différents.

A partir de 1943, le Prado reçut un certain nombre de prêtres laissés par leurs évêques à sa disposition. C'est ce qu'on appela « le Corps franc ». En 1950, ce Corps était formé de 12 membres, mais en 1959, il comptait 26 prêtres.

Enfin, en 1956, ce fut la première extension du Prado hors de France et en 1957, le premier départ pour l'apostolat en pays de Mission.

Au 1er janvier 1959, l'Institut du Prado comprenait 509 prêtres profès et 75 postulants, 17 frères profès et 8 frères novices, répartis entre 79 diocèses, dont 5 à l'étranger.

Les dernières données sur le Prado ont été publiées par la *Croix* du mardi 25 octobre 1960, et elles étaient énoncées par Mgr Ancel en personne :

— A l'heure actuelle il y a plus de 600 Pradosiens dans 83 diocèses de France et de l'étranger. Le centre de l'œuvre est toujours au 75, rue Sébastien-Gryphe, à Lyon. Les prêtres du Prado sont employés aux ministères les plus divers, mais dans leur majorité ils s'adonnent au ministère paroissial si cher à leur Père. En effet, 186 Pradosiens sont curés et 205, vicaires.

C'est donc une proportion des deux tiers qui se dépensent dans des paroisses généralement aussi pauvres que déchristianisées, tant à la campagne que dans les villes. Partout où ils le peuvent, ils sont groupés en communautés, ce qui est plus facile en ville qu'à la campagne.

— Mais le Prado a aussi d'autres activités non moins remarquables ; énumérons : l'enseignement dans les séminaires, grands et petits, — l'aumônerie de l'Action catholique, puisque 24 prêtres du Prado y sont détachés au plan diocésain et 4 au plan national ; en outre 18 à la J.O.C. et à l'A.C.O., 10 à la J.A.C. et au M.F.R., — la rééducation de l'enfance moralement abandonnée, — l'assistance aux libérés conditionnels, — l'enseignement en divers collèges et institutions, — l'aumônerie des lycées et collèges, — l'enseignement religieux.

— A Rome, le Prado a reçu la charge d'une paroisse, *La Borghesiana* — curieuse rencontre de ce nom avec un Institut si peu « bourgeois » ! C'est là que se trouve la Procure.

— Il y a également des Pradosiens à Santiago du Chili, en Haute-Volta, en Côte d'Ivoire, au Japon, au Maroc, en Suisse, aux Antilles. Des vocations de Pradosiens viennent de se manifester spontanément au Viet-Nam et dans le Proche-Orient.

— Ajoutons qu'avec les Prêtres, le Prado compte aussi des Frères, à la vérité en petit nombre, une vingtaine, et des Sœurs (39, rue de l'Université à Lyon), au nombre de plus de 200, avec 40 postulantes ou novices.

Au point de vue canonique, le Prado a profité des dispositions de la récente Constitution apostolique, *Provida Mater Ecclesia,* du 2 février 1947, sur les « Instituts séculiers ». Appuyé par plus de

80 Ordinaires diocésains, il a sollicité de la S. Congrégation des Religieux, l'autorisation de passer du statut antérieur de « Société à vie commune sans vœux », au statut d' « Institut séculier de droit pontifical ». A l'audience du 12 mai et de nouveau à celle du 28 octobre 1959, S. S. Jean XXIII approuva ce changement, qui fut entériné, le même jour, par la Sacrée Congrégation.

Comme on l'a fait remarquer à cette occasion, rien ne pouvait mieux répondre aux désirs du Père Chevrier, qui disait :

« Les religieux observent les Conseils évangéliques, pourquoi les prêtres séculiers ne les observeraient-ils pas ? Est-ce que la perfection n'est pas pour eux aussi bien que pour les autres ? Est-ce que, dans le ministère, les prêtres ne doivent pas se rapprocher de Jésus-Christ, aussi bien que les autres ? Et même, ne le doivent-ils pas encore davantage, eux qui sont au milieu du monde, et qui doivent porter partout la bonne odeur de Jésus-Christ, et être la lumière vivante qui éclaire les hommes ? » (*Véritable Disciple*, p. 87-88).

* *

BREVE BIBLIOGRAPHIE. — En tête, la biographie écrite par le chanoine Chambost, sous le titre : *Le Vénérable Antoine Chevrier*, in-8, Lyon, Vitte. — Dans la collection « Notre Clergé », un livre très vivant et de lecture agréable : *Le Père Chevrier*, par Antoine Lestra (Flammarion). — Aux Editions du Cerf, *Un Pauvre parmi nous*, de Mme Henriette Waltz. — Signalons encore, pour les enfants, un *Père Chevrier raconté aux enfants* (Editions de l'Apostolat de la Prière), et *L'Ami des petits enfants*, par Mme Marduel, (Le Puy, X. Mappus). — De Mgr Ancel, *Essai sur la Spiritualité du P. Chevrier*, et *L'Apostolat sacerdotal d'après le P. Chevrier*. — Ne pas oublier, du chanoine Chambost, *L'Esprit et les Vertus du P. Chevrier*, qui puise dans le dossier du procès de béatification un grand nombre d'anecdotes, dont certaines ont été reprises par Mme Waltz, et une édition des *Lettres* (XI - 290 p., Vitte, 1927). — La brochure de Joseph Folliet dont nous avons parlé a pour titre : *Le Message du Père Chevrier aux laïcs de notre temps*. — Enfin, on trouve à la maison-mère, 75, rue Sébastien-Gryphe à Lyon, non seulement tous les ouvrages ci-dessus, mais dans la Collection « Prado », une notice très complète intitulée : *L'Institut des Prêtres du Prado*, tandis que les principaux textes sur le P. Chevrier ont été réunis dans une fort belle édition, par le P. Paul Berthelon, sous le titre *Le Message du Père Chevrier* (Mappus, 1960).

L. CRISTIANI.

# LE TABLEAU DE SAINT-FONS

## Sacerdos alter Christus

*Verbum caro factum est et habitavit in nobis*
*Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis*

| CRECHE<br>Pauvreté | | CALVAIRE<br>Mort à soi-même | | TABERNACLE<br>Charité | |
|---|---|---|---|---|---|
| Pauvre<br>dans<br>le logement<br>le vêtement<br>la nourriture<br>les biens<br>le travail<br>le service | Humble<br>d'esprit<br>de cœur<br>vis-à-vis<br>de Dieu<br>des hommes<br>de soi-même | Mourir<br>à son corps<br>à son esprit<br>à sa volonté<br>à sa réputation<br>à sa famille<br>et au monde | S'immoler par<br>le silence<br>la prière<br>le travail<br>la pénitence<br>la souffrance<br>la mort | Donner<br>son corps<br>son esprit<br>son temps<br>ses biens<br>sa santé<br>sa vie | Donner sa vie<br>par<br>sa foi<br>sa doctrine<br>ses paroles<br>ses prières<br>ses pouvoirs<br>ses exemples |
| Plus on est pauvre,<br>Plus on s'abaisse,<br>Plus on glorifie Dieu,<br>Plus on est utile au prochain | | Plus on est mort<br>Plus on a la vie<br>Plus on donne la vie | | Il faut devenir du bon pain | |
| Le Prêtre est un homme dépouillé | | Le Prêtre est un homme crucifié | | Le Prêtre est un homme mangé | |

# LES QUATRE ANTIENNES A NOTRE-DAME

Les longues semaines du temps après la Pentecôte sont une invitation à méditer sur les éléments « ordinaires » de la liturgie, ceux précisément qu'une trop grande accoutumance risque de faire glisser vers la routine. L'office de chaque jour se clôt sur un appel et une « recommandation » à N.-D. Avant le *Divinum auxilium* qui marque ou devrait marquer l'entrée dans le silence de la nuit, l'Eglise nous fait dire l'une des quatre belles antiennes à N.-D. que le renouveau marial des XIe-XIIe, qui doit beaucoup à l'Orient, a créées et introduites dans la liturgie. Avec elles nous sommes loin du style sobre et hiératique de Rome ; toute l'affectivité médiévale, la tendresse ardente des XIe-XIIe se retrouvent dans nos quatre antiennes ; mais

leur valeur littéraire a compensé le caractère trop personnel peut-être de leurs élans : la tendresse et l'émotion des sentiments y prennent appui sur une pensée dogmatique profonde et solide, qui a permis aux quatre poésies de devenir la prière de tous.

Le peuple chrétien a tant aimé ces antiennes qu'il a créé autour d'elles une véritable légende dorée. L'*Ave Regina cœlorum* serait une improvisation des apôtres, lors de la Dormition de Marie ; saint Pierre, auprès du corps de la Vierge, aurait prononcé : « Réjouis-toi, Epouse du lit céleste, chandelier de la Lumière divine, par qui l'éternelle charité a été manisfestée... » et les apôtres enchaînèrent aussitôt : « *Ave Regina cœlorum* ».

Le *Regina cœli* serait un chant angélique entendu par S. Grégoire le Grand au cours de la procession pénitentielle qu'il institua pour faire cesser la grande peste de Rome, en 590. Le cortège se dirigeait vers le Vatican. Lorsque l'on atteignit le pont Ælianus, en face du môle d'Hadrien, le pape vit une nuée d'anges voler au dessus de la Madone de S. Luc, que l'on portait processionnellement, et chanter le *Regina cœli ;* S. Grégoire aurait terminé lui-même l'antienne : « *Ora pro nobis Deum, Alleluia* ». En souvenir de cette légende, à la fin du Moyen Age, lorsque la procession romaine de la saint-Marc passait sur le Pont-St-Ange, on chantait le *Regina cœli.*

Le *Salve Regina* aurait également une origine angélique : S. Bernard l'entendit pour la première fois, dit-on, au temps de la moisson, du dortoir où il couchait avec les frères ; sur la pointe des pieds, il se rendit à l'église et contempla les anges qui chantaient devant la Madone. Selon une légende plus tardive, on avait supplié S. Bernard de prier pour l'âme de deux jeunes novices peu fervents qui s'étaient noyés ; au cours d'une vision, le Saint se sentit transporté sur une montagne et, tandis qu'il implorait N. - D., il vit émerger des profondeurs obscures de la vallée deux étoiles qui montaient vers le ciel en chantant le *Salve :* la Reine du ciel, sous la forme du soleil, s'inclinait vers elles pour les accueillir.

Il n'y a pas lieu de négliger ces légendes ; si elles n'ont pas de valeur historique, elles ont été écoutées, aimées par des âmes religieuses — et ceci importe, — grâce à ces légendes, les chrétiens étaient maintenus en contact spirituel avec ceux dont ont invoquait la paternité littéraire, et un courant d'échanges — véritable, lui — s'établissait en dépit de l'erreur. A certains égards, a-t-on pu dire, la légende peut nous apporter plus de lumière que l'histoire sur la vie profonde des masses chrétiennes.

C'est la propre structure de l'*Ave Maria* qui se retrouve plus ou moins en chacune de ces antiennes : un salut à Marie qui est un souhait de bonheur et une félicitation : « *beatam me dicent omnes generationes* », — puis une mention expresse de sa maternité — et, pour finir, une invocation qui souligne notre misère et notre besoin de miséricorde [1]. Chacune des quatre antiennes est affectée à un temps liturgique spécial. Hormis évidemment le *Regina cœli* et, dans une mesure moindre, l'*Alma* dont toute la deuxième partie célèbre le mystère de l'Incarnation, il y a de l'arbitraire dans ces attributions. Aussi du XIII[e] à la réforme liturgique de S. Pie V qui imposa la distribution actuelle, la plus grande variété a-t-elle règné.

Sur l'existence autonome de chacune avant le groupement en faisceau de notre liturgie, nous donnerons quelques indications dans les paragraphes suivants. Il semble bien que ce sont les Franciscains qui les unirent ensemble ; le chapitre général de 1254 (et non 1249) prescrit en effet de les chanter alternativement après Complies. De là à leur introduction dans l'office romain, il n'y avait qu'un pas, aisé à reconstituer pour qui connaît les liens d'interdépendance qui existent entre le bréviaire de la Curie et celui des Frères Mineurs. Sous Clément VI, en 1350, on trouve les quatre antiennes dans l'office romain ; la distribution au cours de l'année cependant est différente de celle adoptée par les Franciscains. S. Pie V les rendit obligatoires pour l'Eglise universelle et en prescrivit la récitation non seulement après Complies, mais également après Laudes et Vêpres pour compenser l'abandon du Petit Office de N.-D.

Derrière ces quatre antiennes que l'Eglise a retenues, on devine la multitude des productions liturgiques que le Moyen Age a consacrées à l'honneur de la Vierge. Un rapide coup d'œil sur les 55 volumes des *Analecta hymnica Medii Ævi* recueillis par Blume et Dreves suffit à donner une idée de ce foisonnement, comme aussi à faire apprécier la sûreté du choix qui s'est arrêté sur les quatre poèmes.

* *

## *ALMA REDEMPTORIS MATER*

On a cru longtemps que pour découvrir le lieu d'origine de cette gracieuse antienne, la plus littéraire certainement des quatre, il fallait tourner ses regards vers l'Allemagne méridionale. Elle était communément attribuée avec une certaine vraisemblance au moine bossu de Reichenau, Hermann le Contrefait, mort en 1054 à 41 ans. Historien intelligent, poète habile et abondant, musicien, Hermann est l'une des personnalités les plus marquantes du monachisme allemand où l'héritage littéraire carolingien avait eu moins à souffrir qu'en France.

Le premier témoin en date de cette attribution se trouve être le cistercien Césaire d'Heisterbach († vers 1240). Au XIV[e], un autre témoin de la tradition raconte que l'idée de l'antienne était venue à Hermann en écoutant le bruissement des eaux du Rhin sur les pales d'un moulin. Le P. Canal vient de faire justice à l'attribution ; le style de l'antienne se révèle trop différent de celui, tout simple et direct, des œuvres certaines d'Hermann et l'*Alma* n'apparaît qu'au XII[e] dans les manuscrits.

Quelqu'en soit l'auteur, c'est dans une œuvre du IX[e] siècle qu'il est allé puiser son inspiration.

[1] L'invocation qui termine l'*Ave Maria* apparaît seulement aux XIV[e]-XV[e] ; on y verra plutôt l'influence des quatre antiennes et d'autres prières analogues.

[2] Sur les irrégularités prosodiques qui caractérisent ces hexamètres et sur leur dépendance de l'hymne *Ave maris stella*. Cf. *Ami* 1958, p. 170-171.

En six hexamètres [2], il a repris les thèmes de l'*Ave Maris stella*. Les deux premières strophes en particulier ont été habilement démarquées, il suffit pour s'en rendre compte de comparer *Ave maris stella* avec *et stella maris*, *Dei Mater alma* avec *Alma Redemptoris Mater*, *felix cœli porta* avec *quæ pervia cœli porta manes ;* le *Gabrielis ore, sumens illud Ave* se retrouve, lui, textuellement. Mais sur deux points l'original a été élargi : le pathétique appel au secours *Succure cadenti surgere qui curat populo* et l'énoncé du mystère de l'Incarnation pour lequel l'auteur évoque l'admiration respectueuse, l'étonnement sans bornes de la Création qui s'incline : *Tu quæ genuisti, natura mirante, tuum sanctum Genitorem.*

Sans viser à l'originalité, l'auteur a su ainsi créer un petit chef d'œuvre de mariologie qui en quelques vers trouve le moyen de parler de la maternité divine, de l'intime coopération de N.-D. à l'œuvre de la Rédemption, de son intercession très puissante en faveur des hommes et surtout de l'union de sa Maternité avec la perpétuelle Virginité. Le rapprochement entre la Maternité divine et la virginité consacrée rappelle, bien qu'en un style assez différent, les belles antiennes des Laudes de Noël : *Et gaudia matris habens cum virginitatis honore, nec primam similem visa est nec habere sequentem*, qui sont, elles aussi des vers hexamètres (cf. *Ami*, 1960, p. 107).

Deux figures adoptées par la liturgie occidentale sous l'influence byzantine, servent à désigner N.-D., parmi tant d'autres que la littérature dévote du Moyen Age aligne en litanies interminables : *Porte du ciel* et *Etoile de la mer*. Pour la première déjà connue de S. Ambroise (*PL* 16, 320) et de S. Jérôme (*PL* 22, 510 et passim) plutôt qu'au songe de Béthel où Jacob emploie le terme *porta cœli* pour désigner le lieu de la manifestation divine, de la communication entre Dieu et les hommes (Gen., XXVIII, 17), il convient ici de songer surtout à la Porte du Temple d'Ezéchiel, définitivement close parce que le Seigneur lui-même est passé par elle (Ez., XLIV, 1-3). L'allusion de l'antienne, si on la rapporte à Ezéchiel, vise donc le thème de la perpétuelle virginité de N.-D. et non directement de sa fonction de médiation. C'est pourtant cette dernière qui est soulignée ici : N.-D. est « porte pour nous introduire au ciel, « *pervia cœli* ». Quant à la belle image de *Stella maris*, on la doit à S. Jérôme. Il avait mentionné (mais pour l'écarter) parmi les significations possibles du nom de Marie, la traduction *stilla maris :* « goutte de la mer » (*PL* 23, 789, corrigé d'après un ms. de Bamberg et la traduction de la même racine hébraïque par S. Jérôme en Is., XL, 15) ; la lecture fautive de *stella maris* fait son apparition au IXe avec Paschase Radbert (Pseudo-Hildefonse, *PL* 96, 241 A). L'idée est d'abord simplement celle de la lumière qui émane de Marie. Plus tard au XIe-XIIe l'allégorie s'amplifie pour aboutir à la forme magnifique développée par saint Bernard dans son fameux sermon : « *Respice stellam* » (*PL* 183, 70-71, cf. leçons du 2e nocturne de la fête du S. Nom de Marie).

Au XIIe s. l'antienne *Alma* était utilisée le jour de l'Assomption à Sexte. Ainsi dans le ms. 12.044 de la Bibl. Nat. où elle voisine avec l'*Ave Regina* qui est assignée à None ; de même dans un antiphonaire de Sens du XIIe. Plus tard on la trouve aux Laudes de l'Annonciation (St-Gall XIIIe) et aux Vêpres de Noël (Cloucester XIVe) [3].

* *

## *AVE REGINA CŒLORUM*

La légende rattachait l'*Ave Regina cœlorum* à la Dormition de la Vierge. C'est là une idée très juste et le vestige d'un usage liturgique ; l'antienne est en effet un adieu à N.-D. à l'instant où elle quitte la terre : « *Vale o valde decora :* Adieu, toute belle ». Les deux titres de *Regina cœlorum* et de *Domina angelorum* conviennent admirablement à Celle que la liturgie proclame *super choros angelorum exaltata.*

L'antienne apparaît dans les livres liturgiques du XIIe pour l'Assomption : l'antiphonaire de Sens et le ms. de la BN mentionnés plus haut. Un codex d'Aix-la-Chapelle la réserve pourtant à la fête de la Nativité. La facture du poème ne permet guère de remonter au delà des témoins manuscrits, mais il a dû exister plusieurs variantes, car l'on conserve une strophe étroitement apparentée à l'*Ave Regina* dans une « *Oratio ad Matrem Domini* » :

Virgo semper pretiosa (cf. ℣. 5)
Super omnes speciosa (cf. ℣. 6)
Stella maris, cœli porta (cf. ℣. 3)
Ex qua mundo lux est orta (cf. ℣. 4)

L'antienne commence à la manière d'une litanie. *Radix* est l'une des appellations les plus populaires de N.-D. ; thème iconographique également, exploité à l'infini sous la forme des arbres de Jessé. Les paroles du répons de Fulbert de Chartres qui constituent eux aussi, deux hexamètres bien réguliers reviennent tout naturellement à la pensée :

« *Stirps Jesse virgam produxit, virgaque florem. Et super hunc florem requiescit Spiritus almus* ».

Le thème de la porte est ici conforme à la tradition la plus ancienne : N.-D. est porte du ciel parceque, grâce à elle, la Lumière a pénétré dans le monde. La contemplation fixe son regard sur la médiation descendante de N.-D., sur le don de la Lumière substantielle qui nous est venu par elle, tandis que l'*Alma* voyait en Marie l'introductrice des hommes dans le palais divin [4].

* *

## *REGINA CŒLI*

Dom Fr. Plaine a cru naguère maintenir l'essentiel de la légende rapportée par Jacques de Voragine. Il proposait seulement, puisque l'attribution à S. Grégoire-le-Grand est insoutenable, de faire remonter l'antienne au pape Grégoire V (996-999)

[3] E. Campana, *Maria nel culto cattolico*, Torino 1933, t. I, p. 796 ss. — Mgr C. d'Amato, *Alma*, dans *Bollet. Cecil.*, 1953, p. 229-232. — J. M. Canal, *H. Contractus eiusque mariana carmina*, dans *Sacris Erudiri*, t. x (1958) p. 170-185. — Mgr X. Nassaux, *L'Ave maris stella, richesses doctrinales*, dans *Revue dioc. de Tournai*, t. xv, no 4, avril 1960, p. 193-206.

[4] E. Campana, p. 797. — Mgr C. d'Amato, *Ave Regina cœlorum*, dans *Bollet. Cecil.*, 1954, p. 16-18.

car à cette époque le château Saint-Ange était aux mains des Crescenzi et c'est sous le nom de « Tour des Crescenzi » qu'il est désigné dans la légende. L'hypothèse est fragile car le môle d'Hadrien a gardé longtemps son double nom. Si l'on veut s'en tenir aux témoignages certains, le *Regina cœli* est connu par trois antiphonaires italiens du XII[e] s. (Lucques ; — un antiphonaire camaldule de Pouzzoles ; — un autre d'Italie méridionale, également camaldule). Pour le XIII[e] s. on peut citer un antiphonaire de Bénévent et un autre de Pérouse. Il est très probable, pour ne pas dire certain, étant donné la provenance des plus anciens ms. que l'antienne a une origine péninsulaire.

A en croire le P. Blume, le *Regina cœli* sous sa forme actuelle serait une adaptation d'une antienne de Noël, connue au XII[e] par des ms. en provenance de Seckau et de St-Maur-des-Fossés, que le Processionnal monastique a conservée jusqu'à nos jours :

Maria Virgo, semper lætare
Quæ meruisti Christum portare
Cœli et terræ Conditorem
Quia de tuo utero protulisti mundi Salvatorem. Alleluia.

Une adaptation proprement dite est peu probable ; il doit s'agir de l'exploitation d'un thème commun. Le texte se passe de commentaire ; c'est une félicitation très simple pour la pure joie de N.-D. au jour de la Résurrection ; une variation dans le style des *Gaude* et des *Lætare* qui foisonnent dans les œuvres des XI[e]-XII[e].

La basilique de St-Pierre de Rome l'a chantée au début du XIII[e] s. ou à la fin du XII[e] s. comme antienne des Vêpres, le jour Octave de Pâques ; l'office *De Beata* du temps pascal connaît encore cette utilisation. Quant à son emploi pour remplacer l'*Angelus*, c'est là une pratique récente qui a sans doute pour origine une instruction de Benoît XIV ; elle ne remonterait pas au delà de 1743 [5].

* *

## *SALVE REGINA*

Voici la plus tendre et la plus pathétique des antiennes, celle qui a recueilli la prédilection des générations passées et qui émeut encore si profondément les plus simples fidèles. La mélodie, dans sa version prolixe surtout, est au moins pour moitié dans cette popularité.

Sans parler des attributions fantaisistes recueillies au XV[e] s. (S. Athanase, par exemple, ou saint Jean Damascène), il existait au XIII[e] s. quatre traditions en concurrence. L'une y voyait l'œuvre de l'évêque Pierre I[er] de Compostelle (986-1000) ; elle n'est pas fondée. Une autre, moins invraissemblable, la donnait à Hermann Contract († 1054), l'auteur supposé de l'*Alma*. La 3[e] qui a pour elle le plus grand nombre des récits anciens, mettait en avant le nom de S. Bernard. Cette opinion a connu une grande vogue, mais semblait en fâcheuse posture depuis le début du siècle ; elle est soutenue de nouveau aujourd'hui par le P. Canal, qui se propose d'en faire paraître bientôt une démonstration en forme. Pour lui, il s'agit d'une conclusion certaine : saint Bernard aurait composé l'antienne entre 1140 et 1145 pour le nouvel antiphonaire cistercien. C'est lui-même qui l'aurait ensuite communiquée à son ami Pierre le Vénérable, l'abbé de Cluny, et ce dernier l'aurait introduite immédiatement dans la liturgie clunisienne. En lisant la vie du Bx Christian de l'Aumône († vers 1145), rédigée sous forme de souvenirs peu après la mort de celui-ci, on s'aperçoit que, dès avant la mort de S. Bernard, la croyance était généralement répandue, dans l'Ordre cistercien, qu'il avait lui-même recueilli le *Salve* de la bouche des anges.

La difficulté majeure de cette attribution reste le récit du cistercien Aubry de Trois - Fontaines († 1241) selon lequel S. Bernard aurait entendu chanter par les anges, à St-Bénigne de Dijon, — il croyait que c'était les moines, — « l'antienne du Puy ». S. Bernard aurait-il pu désigner ainsi un chant dont il n'avait pas eu connaissance par ailleurs ? Pour beaucoup au XIII[e] s., en effet, et c'est là la 4[e] des traditions en présence, le *Salve* était « l'antienne du Puy » ; certains ont même précisé, à tort semble - t - il, que l'auteur était l'évêque Adhémar de Monteil, le prédicateur de la Croisade.

A défaut de certitude et jusqu'à la parution des travaux annonçés il est permis d'assigner à l'antienne, le Puy, pour terroir d'origine, sans renoncer à la solution bernardine qui semble retrouver une faveur longtemps perdue. Quant à la prétendue citation du *Salve* qu'un scribe en mal d'essayer sa plume aurait faite, au début du XI[e], en marge d'un ms. de Reichenau, il est démontré aujourd'hui qu'elle est postérieure à 1150.

S. Bernard et l'ordre cistercien firent beaucoup pour la diffusion du *Salve*, à en juger par les histoires plus ou moins légendaires en honneur dans l'ordre dès le XIII[e] s. ; cependant l'ordre de Cluny ne s'était pas laissé devancer : avant 1145, Pierre le Vénérable prescrivait de le chanter aux quatre principales processions de l'année. Les cisterciens, peu favorables aux processions, préférèrent en faire l'antienne du *Magnificat* ou du *Benedictus* des quatre fêtes de N.-D. (Purification, Annonciation, Assomption, Nativité). Après 1218, ils la chantèrent tous les jours après Prime. Mais aux Dominicains revient l'honneur d'en avoir fait le chant final de la journée. Jourdain de Saxe, Maître de l'ordre, la conseilla au couvent de Bologne, en 1221, pour faire cesser une possession diabolique. De là l'usage s'étendit à tout l'Ordre. En 1226, il est prescrit par un chapitre général de la chanter processionnellement après les Complies au lieu de la réciter. Sur le conseil de S. Raymond de Pennafort, le pape Grégoire IX la fit chanter la veille de chaque samedi, après Complies, dans toutes les églises de Rome. Sous l'influence des Dominicains également, S. Louis prescrivit pour sa chapelle royale le chant quotidien du *Salve*. Les Frères Mineurs l'adoptèrent à leur tour et c'est par eux que l'usage actuel s'est imposé.

Dans bien des églises paroissiales où ne se chantait pas l'office divin le peuple se réunissait le

[5] Dom Plaine, *le Regina cœli*, dans *la Science catho-* p. 36-40. E. Campana, p. 798. — Dom Leturmy, *Regina cœli* (Trad. Boudinhon), *Rev. du Clergé franç.*, 1915 (84), p. 36-40. E. Campana, p. 798. — Don Leturmy, *Regina cœli*, *Der Chorwæchter*, avril 1956, p. 84-86.

soir, au moins le Samedi, pour le *Salve* — le « Salut » — devant un autel ou une image de la Vierge. Certains soirs à une période plus basse du Moyen Age, pour rehausser la solennité du *Salut*, on exposa la sainte Hostie.

Le *Salve* présente une certaine parenté avec les « clameurs » liturgiques médiévales, où Dieu était imploré avec insistance au cours d'une fonction liturgique pour obtenir la délivrance d'une calamité. Le *clamamus* et la déclaration de notre misérable condition *exsules filii Evae* rappellent les formules de *clameur* en usage [6].

* *

Chacun connaît la longue paraphrase du *Salve* qui ouvre les *Gloires de Marie* de S. Alphonse de Liguori. Avant lui un anonyme du XII^e^ s. dont nous ignorons tout sauf l'amour intense, voire déréglé, pour l'étude, avait composé en une belle prose assonnancée une *Meditatio super Salve Regina*, que l'on a mise, par la suite, sous le nom d'Anselme de Lucques (*PL* 140, c. 583-590). Moins intéressants sont les trois sermons sur le *Salve* dont S. Bernard s'est vu à tort attribuer la paternité (*PL* 184, c. 1059 ss.). Les deux œuvres supposent un texte légèrement différent du nôtre : *Salve Regina misericordiæ* lit-on au début ; et le *Virgo* manque dans l'invocation finale : *O clemens, o pia, o dulcis Maria.*

« Avance-toi dévotement et respectueusement vers elle, mais avec confiance et dis : *Salve* — puis reviens vite à ta petitesse, loin de la splendeur de la Mère de Dieu » (*Medit.*, n° 1).

Appeler Marie *Reine* est affirmer, du même coup, notre volonté de nous soumettre à sa souveraineté pour être dirigés et gouvernés pleinement par elle. En lui donnant le titre de *Mère de miséricorde*, nous confessons notre misère qui est un titre à bénéficier de sa bonté :

« Lorsque je te regarde, je ne vois que miséricorde, car c'est pour les miséreux que tu es devenue Mère de Dieu. Tu as mis au monde la Miséricorde pour les miséreux. La miséricorde t'enveloppe de toutes parts et ton seul désir, semble-t-il, est de faire miséricorde » (n° 2).

Les titres de *Vita, Spes nostra* et plus loin celui d'*Advocata nostra* ont scandalisé les Protestants. Ce sont en effet des titres qui appartiennent au Christ dans la Sainte Ecriture [7]. De même *Clemens, Pia* leur rappelait trop les *Clementissime Pater* et les *Pater piissime* de la liturgie. Mais ne peut-on donner ces qualificatifs à Marie en raison de sa proximité avec Dieu ; en raison également de sa médiation de grâce ? N.-D. est notre vie parce-qu'elle nous mérite *de congruo* la vie de la grâce, avant de nous introduire dans la gloire.

Après le salut à Marie vient l'intense supplication ; à l'attitude de l'enfant, tout à la joie, succède la conscience aiguë de notre déchéance, selon la remarque très juste de Huysmans. Nous sommes les fils d'Eve, exilés loin de Dieu par notre faute, comme le fils prodigue *in regione dissimilitudinis* pour reprendre une expression chère aux cisterciens du XII^e^. Mais le patronage de N.-D. que le Seigneur nous a lui-même donné, est une tendresse nouvelle, une manifestation parlante de sa miséricorde envers nous :

« O bonté vraiment admirable de notre Dieu qui t'a donnée, Notre-Dame, pour Avocate à ses coupables... O merveilleuse miséricorde de notre Dieu envers nous qui, pour éviter que nous ne nous enfuyions loin de sa clémence, a voulu faire notre Avocate de ses propres entrailles de miséricorde, je veux dire : de sa Mère, la Dame de gloire, afin que les coupables que nous sommes, puissent trouver non le jugement, mais le secours, non le supplice, mais l'éternelle récompense » (n° 7).

Le rôle unique de N.-D. est de nous conduire au Christ : c'est le motif implicite sur lequel s'appuie la demande du *Et Jesum.* Peut-on mieux terminer cette étude qu'en citant la belle prière par laquelle cet anonyme que nous avons pillé, résume les sentiments que lui inspirait le *Salve :*

« Je ne distingue plus mon cœur du tien, et je ne sais plus rien désirer de toi sinon ton cœur.

Mais puisque mon cœur est ainsi enivré de ton amour, endormi dans ton amour, gouverne-le avec le tien, conserve-le dans le sang de l'Agneau et place-le dans le côté de ton Fils, afin qu'il éprouve seulement ce que tu éprouves et aime cela seul que tu aimes » (n° 3).

Dom G. OURY, O.S.B.

[6] W. Brambach, *Die verloren geglaubte historia de sancta Afra und das Salve Regina des Hermannus Contractus*, Karlsruhe, 1892. — D. Pothier, *Le Salve Regina, Revue du Chant grég.* mai 1902. — P. Wagner, *Salve Regina, Théol. Rev.*, 1903, n° 7. — E. O. Arce, *Memoria sobre el autor de la Salve*, 1908. — P. Godet, *Salve Regina, Revue du Clergé franç.*, 1910 (43) p. 471 ss. — J. de Valois, *En marge d'une antienne, le « Salve Regina »* Paris 1912. — H. Thurston, *Le Salve Regina* (Boudinhon), *Rev. du Clergé franç.*, 1917 (92) p. 499-513 — E. Campana, p. 768-795. M. Joannes, *Studien zur Gesch. der Marienantiphon Salv. Reg.*, Regensburg, 1939. — A. P. Martin, *The Salve Regina, Liturgicals Arts*, 1947 (15) p. 41-48. — M. Alaya, *Salve Regina, Ecclesia* 10-IX-1949 ; résumé par L. Cristiani, *L'Ami du Clergé*, 1949, p. 729-730. — D. Baurreiss, *Der « Clamor » und das Salve Reg. Studien und Mittelungen z. Gesch. ds B.O.*, 1949 (62) p. 26-33. — D. J. Claire, *Der Chorwæchter*, 1954, p. 177-181. — Mgr C. d'Amato, *Bollet. Cecil.*, 1954, p. 220-225. — D. Flicoteaux, *Mystères et fêtes de la Vierge.* Paris. Le Cerf, 1955. — J. M. Canal, *De clamoribus liturgicis et de Antiphona Salve Reg.*, *Ephem. Lit.*, 1958 (72), p. 199-212 et *Sacris Erudiri*, t. X (1958), p. 181, n° 3). — E. Maffei, *Illustration du Salve*, Bruxelles-Vromont, 1958.

[7] Serait-ce la raison pour laquelle, dans l'Ordre cartusien, on utilise au lieu de *Vita, dulcedo*, la formule *Vitæ dulcedo* qui ne donne lieu à aucune ambiguïté doctrinale ? Ou bien cette leçon ne serait-elle pas primitive ?

# QUESTIONS
## de science ecclésiastique
### CONSULTATIONS DIVERSES

### L'ABSOLUTION DES ENFANTS

Q. — Quelle est la formule d'absolution à employer avec les enfants *impubères ?* Le canon 2230 les excuse des peines *latæ sententiæ*. Est-il nécessaire, et même opportun et logique de faire précéder *Ego te absolvo a peccatis tuis...* de la formule qui précède : *Dominus noster Jesus Christus... ?* Je n'ai vu cette question traitée nulle part.

R. — Nous devons reconnaître, avec l'excellent Supérieur de séminaire qui nous pose cette question, que le cas n'est abordé nulle part de façon

précise, du moins à notre connaissance. Et par exemple le *Dictionnaire de Droit canonique* n'y fait allusion ni aux articles *Absolution, Censures. Enfant,* ni à l'article *Impuberté,* lequel renvoie sans plus de succès à l'article *Age.* Il y a toutefois bien des choses auxquelles s'applique l'expression « cela va sans dire ». La question présente en est une.

Si, en effet, nous ouvrons le *De Pœnitentia* de Cappello (4e édit., 1944, n° 56, p. 56) à l'endroit où il traite de la forme sacramentelle, nous lisons qu'une formule d'absolution des censures précède toujours, *ad cautelam,* la formule d'absolution des péchés. Sage précaution. D'où la rédaction : *in quantum possum et tu indiges.* Et à ce titre, la formule en question s'impose normalement pour tout pénitent à absoudre.

Toutefois, ajoute-t-il, il n'y aurait aucune faute à supprimer de la formule sacramentelle ce qui concerne l'absolution des censures si l'on avait la conviction fondée sur une probabilité positive — *positiva ac probabilis suspicio* — que le pénitent à absoudre n'a pas encouru de censure. A plus forte raison en sera-t-il ainsi quand on en a la certitude. Dans ce cas, n'est-il pas logique que l'absolution des censures, absolument inutile, soit purement et simplement omise ? Tel est assurément le cas du Souverain Pontife, qui est au-dessus de toute censure ; on imagine facilement que son confesseur doive se dispenser de la formule *Dominus noster... in quantum possum et tu indiges* préalable à l'absolution des péchés.

Or une telle certitude existe aussi dans le cas des impubères puisque le canon 2230 les exempte de toute peine *latæ sententiæ.* Il serait donc très légitime d'omettre, quand on les absout, la formule préalable *Dominus noster... in quantum possum et tu indiges,* puisqu'en somme ils n'en ont pas besoin (*in quantum indiges !*) et qu'elle ne porte sur rien dans leur cas.

Pourquoi donc, alors, les auteurs n'en traitent-ils nulle part ? L'histoire du Droit canonique nous l'apprendra. Le code actuel ne date que de 1917. Or, avant cette date et la mise au point du canon 2230, la chose était loin d'être acquise. S'il était communément admis que les *infantes* ne tombaient pas sous le coup des censures ecclésiastiques, on ne s'entendait pas sur la durée de *l'infantia* et de ses rapports avec *l'impubertas :* à quel moment les *impubères* n'étaient-ils plus des *infantes ?* En tout cas les *infantes* eux-mêmes étaient considérés comme frappés de censure s'ils portaient la main sur un clerc ou violaient la clôture d'un monastère. Quant aux *impubères,* ceux qui les exemptaient de la censure ne le faisaient qu'avec une restriction : *donec dolus probetur* et, comme le dol n'est que la volonté délibérée de désobéir à la loi, il était facile de l'admettre chez l'enfant dès l'âge de raison. C'est dire (nous passons sur d'autres points controversés) que, jusqu'à la promulgation du Code, l'absolution des censures, dans le cas des enfants impubères n'était pas oiseuse [1].

Nous n'en sommes plus là, grâce au canon 2230 et la seule question qui demeure imprécise est de savoir si, pour son application, il faut distinguer garçons et filles.

Mais on comprend que les manuels — toujours un peu en retard sur les travaux de première main — n'aient pas encore monnayé la doctrine. A la vérité il importe peu, tellement la formule *Dominus noster... in quantum possum et tu indiges* est commode de par son caractère conditionnel.

J.-C. Didier.

[1] Cf. J. Delmaille, dans *Dict. de Droit Can.*, I, 319-320.

# L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

## Comptes rendus bibliographiques

Marguerite Ph. HOPPENOT. — **Vers le Royaume.** — In-8 de 346 p., 9,90 NF. — Paris, Cerf, 1960.

Voilà une vingtaine d'années, un mouvement d'Action Catholique féminine de milieu bourgeois se fondait à la demande du Cardinal Verdier. Mme Hoppenot en était l'animatrice. Les trois quarts de ce volume contiennent surtout des causeries adressées par elle aux femmes de ce mouvement depuis dix ans. On y remarque un profond accent évangélique et apostolique, allant parfois jusqu'à la vraie éloquence, mais formulé habituellement d'une manière simple, directe, d'une franchise absolue.

L'auteur n'hésite pas à dire de dures vérités à ses semblables, d'abord parce qu'elle fait siennes les fautes de la bourgeoisie, et surtout parce qu'elle se place toujours au point de vue surnaturel. Son ambition est de faire de son milieu un milieu sincèrement chrétien, détaché des biens terrestres, charitable et apostolique.

Le dernier quart du volume contient une série de « réflexions » assez brèves, où l'auteur médite sur les mêmes thèmes : amour de Dieu et apostolat auprès du prochain. On y retrouve la même spontanéité et la même richesse.

Ce livre est à recommander aux femmes de la bourgeoisie : il leur apprendra à briser les habitudes mondaines et à vivre d'une vie chrétienne authentique.

Erich PRZYWARA. — **Résurrection dans la mort.** — In-16 de 128 p., 3,90 NF. — Paris, Edit. du Cerf, 1960.

Recueil de prières composées par un Jésuite aumônier des étudiants de l'Université de Munich, au plus fort des épreuves de la ville, en 1944-1945. Ces prières étaient improvisées par lui à la fin de ses sermons, dans le but d'interpréter les sentiments de tous. Elles sont remarquables par la profondeur du sentiment et la vigueur du style : elles font souvent penser aux accents des prophètes bibliques. Mais surtout il est émouvant de voir que la souffrance ne provoque pas la révolte, mais au contraire une docilité filiale et une confiance héroïque en Dieu. Ces pages feront du bien à beaucoup de lecteurs.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 29 novembris 1960

G. Michel, *vic. gen.*

*Le gérant* . C. Gaildraud

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)